

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

« Ici et là », suivi de
« Deuil, accueil, recueil »

par
Stéphanie Kaufmann

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
M.A. en Littératures de langue française

© Stéphanie Kaufmann, 2007



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé
« Ici et là », suivi de « Deuil, accueil, recueil »

présenté par
Stéphanie Kaufmann

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jean Larose, président-rapporteur
François Hébert, directeur de recherche
Catherine Mavrikakis, membre du jury

RÉSUMÉ

Le recueil *ici et là* est un parcours imaginaire de *pièces-chapitres* qui explore l'ambiguïté entre temps et espace que l'on retrouve dans le concept de « lieu ». La forme brève a été privilégiée pour mettre en relief la picturalité, voire l'instantanéité de la perception spatiale et architecturale que le projet d'écriture tente de rejoindre en y ajoutant la dimension du souvenir, personnel ou fictif. À travers la correspondance qu'a entretenue l'auteure avec son directeur de recherche, l'essai intitulé « Deuil, accueil, recueil » témoigne *a posteriori* de l'évolution du processus de création et de mise en page des textes. Un carnet de notes ponctue cette correspondance en plaçant l'éclatement de la spatialité intime du sujet par le deuil au cœur de l'entreprise de recueillement que fut la rédaction de chacun des fragments d'une maison à reconstruire.

MOTS CLÉS

Littérature, architecture, lieu, maison, souvenir, poétique, fragment, intermédialité, intertextualité

ABSTRACT

The collection *ici et là* stands as an imaginary route through chapter-rooms that examine the equivocal reality found between time and space, inherent to the concept of « place ». The short form was elected as best able to bring out the pictoriality, indeed instantaneousness of the spatial and architectural perception that the writing project attempts to reach while contributing the multilayered dimension of memories, whether personal or fictitious. Through the correspondence maintained between the author and her thesis director, the essay titled « Deuil, accueil, recueil » a posteriori bears witness to the evolution of both the creative process and the layout of the texts themselves. A notebook serves to punctuate that correspondence, as it positions the bereavement-driven fragmentation of the subject's intimate spatiality at the heart of the writing and crafting of each piece of a house under reconstruction—a meditative enterprise.

KEY WORDS

Literature, architecture, place, home, reminiscence, bereavement, collection, poetics, fragment, intertextuality, intermediality

TABLE DES MATIÈRES

Page de titre	i
Identification du jury	ii
Résumé et mots clés en français	iii
Résumé et mots clés en anglais	iv
Table des matières	v
Avant-propos	vi
Travail de recherche	
1. <i>ici et là</i> – manuscrit	1 à 57
2. « Deuil, accueil, recueil » – essai	I à XXII

Note : manuscrit original présenté séparément

AVANT-PROPOS

Pour une expérience de lecture conforme au processus de mise en recueil des textes qui a complété le projet d'écriture, les membres du jury sont invités à lire le manuscrit dans sa version originale, lequel doit accompagner la version normalisée à des fins de présentation.

ici et là

manuscrit

La petite Camille aura bientôt un an, et ses petits poings se sont refermés contre la boutonnière de son petit pyjama : tout est petit quand on ne souhaite pas que son bébé grandisse. Tout à l'heure – à l'heure de la tétée – elle a refusé le sein pour la première fois et le mouvement de la chaise à bascule s'est tu, le petit boudoir parfumé est devenu tout triste, comme la mère. Sur la console en bois de rose, une infusion de camomille refroidissait dans sa théière en grès, la tasse était propre et les rideaux, encore ouverts, encadraient doucement les relents violacés du jour.

*

Battant ou guillotine, un choix épineux pour qui se préoccupe des relations qu'entretiennent, à la frontière, l'intérieur et l'extérieur d'une maison. En temps de paix, c'est-à-dire l'été, et tout particulièrement lorsqu'on habite la campagne, l'épiderme tend à communier avec la nature et se complaît dans le relâchement des tensions que maintiennent avec le dehors, par temps froid, nos vigilantes ouvertures. De la ventilation avant toute chose! clament nos troupes asphyxiées par les scaphandres et boucliers thermiques que sont devenus les vitrages modernes. La fenêtre à crémone, ou française, moins répandue dans nos contrées et nos villes dominées par la fenêtre à poulie d'origine britannique, représente à cet effet la stratégie optimale, bien que tout dispositif dont le châssis mobile est suffisamment ample puisse remplir adéquatement ses fonctions d'aération. L'apport relativement récent de la manivelle, qui imprime au battant un mouvement de rotation vers l'extérieur en le maintenant à un angle d'ouverture déterminé, offre

également l'indéniable avantage de libérer l'embrasure à l'intérieur des murs tout en procurant à la fenêtre, l'hiver, une étanchéité supérieure de par la faible contrainte que ce type de mécanisme exerce sur les coupe-froid. Pour ceux, toutefois, que les dormants accablent et que la nostalgie des vantaux sur gonds tirerait, une solution de remplacement aux modèles actuels s'incarne dans une version revampée de la fenêtre à guillotine, laquelle, en diplomate habile, négocie désormais les courants d'air et mouvements de convection à travers le jeu d'un double châssis mobile, amovible et facile d'accès en cas de bavure saisonnière. Complément tactique, la moustiquaire pleine hauteur juggle les affrontements sanglants entre nuées autochtones et organismes domestiques qui, eux, n'admettent dans leurs nids que la lumière, la brise et le panorama filtrés par la fenestration. En territoires conquis comme dans l'arène urbaine, un seul mot d'ordre : *confort!*

*

Elle s'intéressait depuis peu aux principes de l'architecture japonaise, le style *sukiya* des maîtres du thé ondulait en elle comme les graviers d'un jardin Zen et invitait son œil aux délices du dépouillement et de l'asymétrie. Une paix aurait pu se dégager des murs si elle avait eu conscience auparavant des vertus modulaires du tatami – nombre d'or du Levant qui trame la structure, le sol et les ouvertures selon les proportions d'un corps au repos. Il y a plus d'un siècle, la transparence de la maison nipponne, son ossature apparente, la nudité de ses matériaux avaient séduit les architectes puritains, tout comme elle se sentait appelée

aujourd'hui par l'élégance salvatrice du peu et de l'utile. Elle avait les épaules lourdes de son décor et de la compartimentation des espaces, de ces cloisons fixes qui emprisonnent la fonction, et les gens. Elle rêvait d'une longue véranda en bois de cèdre qui transiterait vers un jardin ciselé dans sa beauté sauvage, harmonieux et musical en chaque saison. Des pas japonais la mèneraient à un bassin bordé de roseaux, puis à un pavillon rudimentaire où elle lirait tous les matins en prenant le thé. Elle poserait des lanternes le long du chemin pour accueillir les visiteurs, et dans ce lieu béni qu'elle se forgeait les soirs de solitude, les mouvements étaient fluides, et les pauses, méditatives comme des haïkus calligraphiés.

*

Le temps était beau, la matinée aussi, avec cette bonhomie du samedi qui nous faisait croire que le dimanche ne viendrait pas, ou serait très en retard, ou encore que les semaines deviendraient de longs samedis tournant en boucles heureuses et infinies, pour les siècles des siècles. Dimanche viendrait pourtant, mais avant le dîner, j'arrivais à dégager de ma bulle cette pensée sinistre.

C'était donc un parfait samedi de septembre, un peu chaud, mon arbre m'attendait au bord de l'eau, un érable assez jeune que j'avais appris à escalader malgré les petits vertiges que me donnaient déjà les hauteurs. Je m'y réfugiais à l'occasion pour penser à la vie, à l'école, à rien surtout, ce qui ne m'arrivait pas souvent. Mon frère occupait alors l'arbre à côté, un érable aussi, mais plus mûr, aux branches hautes et qu'il atteignait en

grimpant à son tronc hérissé d'échardes. Moi, pas très Tarzan de nature, je m'appuyais sur la clôture des voisins.

Je voulais être seule, la maison n'était jamais assez grande pour notre famille. À la limite du terrain, perchée sur ma branche, je n'y arrivais pas, on me suivait toujours. J'avais tenté pendant les vacances de me glisser derrière un panneau de bois pourri, sous la vieille cuisine d'été, dans le vide sanitaire, quoi, mais ce que je n'ai pas vu là à cause de la noirceur m'a suffi, moi qui courais les yeux par terre pour ne pas mettre les pieds où il ne fallait pas.

L'hiver, je me sauvais dans ce qu'on appelait le garage et qui servait à parquer de tout sauf la voiture. Mon père y entreposait ses outils de jardinage, une scie radiale, de la tourbe et de la poudre d'os. Pendant plusieurs années, on y avait des clapiers avec de vrais lapins dedans, un gros sac de moulée verte à côté, puis après, les clapiers sont restés vides. Les motoneiges de mon plus jeune frère ont pris la place, il y avait des boulons et de la graisse partout sur le plancher de ciment. Moi, je montais au grenier de ce petit chalet converti en cabanon géant, l'échelle était droite et clouée au mur, juste de la bonne longueur, ce qui me donnait un peu la frousse quand je devais redescendre dans le trou. On voyait les chevrons du plafond, les planches étaient mal équarries, mais j'aimais l'odeur des bottes de paille et de foin qu'on rangeait là-haut pour les lapins, c'était comme si les vacances avaient duré des mois encore.

Je ne peux pas dire que je n'aimais pas l'école, je l'aimais quand j'étais assise en classe à mon pupitre, mais j'aimais encore mieux la liberté que je retrouvais aux abords du samedi. Pourtant, je ne savais pas quoi en faire. J'étais toujours occupée, à une corvée ou à un bricolage, mais j'attendais un miracle de ces heures bénies, qui ne se produisait pas et qui donnait au souper du dimanche son amertume habituelle. J'avais mal au cœur vers la fin de l'après-midi, ça se passait toujours de cette manière, ce nuage qui planait dans ma tête même s'il faisait beau dehors. Puis le soir arrivait, le bain, les Beaux-Dimanches, et mon livre avant le coucher. Je laissais derrière moi les espoirs de la fin de semaine et j'entrais dans la routine, je mourais un peu, ce qui me faisait du bien.

Je ne peux pas dire non plus quel miracle j'espérais, on ne croyait pas en Dieu à la maison. Peut-être que j'aurais voulu croire. Je me souviens d'un jour passé avec mon frère dans le garage, nous fabriquions un planeur qui devait nous porter au-dessus du village. Il était lourd! Je ne comprends pas ce qui nous attachait à ce projet bizarre, l'un tentait si fort de convaincre l'autre. Au moins, nous avons réussi à partager un rêve, ce qui transcendait l'habitude.

Quand le froid était bien installé et que la taille de mon corps me le permettait encore, je grimpais dans le cagibi au-dessus de mon garde-robe. C'est le genre de choses qu'on trouve dans les vieilles maisons, une petite armoire qui séparait le placard en deux, et où ma mère rangeait des couvertures et des vêtements qui n'étaient plus de saison. J'avais vidé le mien pour en faire un nid, comme ça, sous le plafond de ma chambre. Je

n'y suis pas allée souvent, parce que je n'étais pas chez nous, au fond, et que ma mère avait trouvé mon idée dangereuse. Je montais là en posant chacun de mes pieds sur les poignées de portes qui se côtoyaient à l'entrée de ma chambre, et dans un mouvement périlleux, je finissais de me hisser en prenant pied sur la tringle à vêtements, de laquelle tombaient chaque fois quelques cintres. Le son prévenait ma mère et je devais redescendre, mais les quelques fois où j'ai pu trouver la paix sans qu'on m'entende, je n'entendais plus les voix qui m'appelaient dans la maison.

Dehors, l'été, bien avant que le solarium ne soit reconstruit, je passais la balustrade de l'escalier qui longeait le mur est de la maison pour m'installer sur le toit. La tôle en était légèrement rouillée, et la peinture noire exposée au soleil brûlait mes cuisses. Je faisais un peu semblant de lire, j'étais là surtout pour y être, justement, et pas ailleurs. Si la chaleur devenait insupportable, je retournais près de l'eau, dans mon arbre. Ma mère avait ramené de Lucerne une cloche à vache qu'elle agitait pour annoncer les repas et qu'une partie du village pouvait entendre. Le terrain était profond, et il se trouvait un escalier de pierres, au bout, qui descendait jusqu'au rivage, mais jamais assez loin pour ignorer la cloche.

Mes oreilles me suivaient partout, qu'est-ce que j'aurais pu y faire? À l'adolescence, je marchais jusqu'au bout du trottoir, dans la direction de l'église ou de la halte routière, cela dépendait du temps qu'il faisait ou dont je disposais. Les destinations n'étaient pas nombreuses : le dépanneur, la poste, la patinoire et la bibliothèque, qui fut longtemps

celle de mon école. Au primaire, j'allais bien en ville une fois la semaine pour mes cours de ballet, et aussi les soirs d'épicerie. Nous disions *la voiture* au lieu de *l'auto*, *la valise* au lieu du *coffre*, et nous ne faisons jamais *la commande* mais *les courses*. C'était nous, ça. Je n'étais pas d'ici, et pourtant, je n'avais pas fait bien plus que le tour du jardin.

Ce jardin était tout de même surprenant, il y avait des framboises et des choux-fleurs tout blancs, des fines herbes et tout le reste, tout ce qu'il faut. Beaucoup de sueur passait là. Un jour, mon père me montra quelques plants d'asperges qu'il avait semés près de l'arbre de mon frère, il fallait l'abattre si on voulait manger des asperges, un légume capricieux comme tout. C'est comme ça que mourut le bel érable, et les asperges n'ont jamais poussé. Beaucoup plus tard, mon frère a pris un bateau pour être capitaine, et mon arbre vécut bien seul.

La pluie, le vent, la neige et le soleil ont battu ses branches pendant des années, c'est fort, un arbre. Mais j'ai fini par devenir trop lourde pour lui, ou peut-être moins souple. J'allais cueillir des champignons dans le bois, et je préparais un voyage, loin d'ici. Puis je suis déménagée en ville, dans de petits appartements sans cagibi ni chambre froide, mais coquets et rien qu'à moi, enfin, presque rien qu'à moi. Plus de cloche ni de cris, le transport en commun, les longues marches dans une infinité de rues. Mais pas d'arbre où grimper, je n'étais plus une enfant. Je croyais qu'alors mes nausées du dimanche disparaîtraient pour de bon, loin dans mon ventre, que la lumière de la cuisine à cinq heures ne me donnerait plus le cafard, plus jamais, et qu'enfin, je ne rêverais plus de fuir à l'autre bout

du monde. Je croyais à cela mieux qu'à Dieu, moi l'athée du village, et regarde où j'en suis maintenant.

*

Si vous louez un jour l'appartement nord-est au rez-de-chaussée du 821, Brandon Avenue, sachez qu'un chat fantôme s'y promène le long des fenêtres, celle du salon en façade, tout particulièrement, et qui se trouve à gauche lorsque vous admirez l'édifice du dehors. Dans le confort de cet élégant *living room* de dix-huit pieds par treize, vous vous calerez devant la télévision et une ombre furtive frôlera votre épaule. Vous la percevrez du coin de l'œil, et après plusieurs semaines passées à vous retourner, nonchalamment d'abord puis avec impatience, à ne voir ni chat, ni les phares d'une voiture qui aurait pu passer dans la rue – alors même que sera éteint le téléviseur – vous ferez des confidences à votre *roommate* qui aura vu, lui, certains soirs, une silhouette humaine hanter le corridor menant au vestibule.

*

Les rituels sont importants, même lorsqu'il s'agit de nettoyer la salle de bains. Henriette avait compris cela très tôt. Il ne lui avait pas fallu s'exercer de longues années, un instinct de ménagère s'était naturellement manifesté chez cette petite fille obéissante et serviable qui voulait tant faire plaisir à sa maman. En alternance avec le récurage de la cuisine et des chaudrons, elle s'attaquait de bon gré aux sanitaires à coups

de torchon ou de brosse à cuvette, et ses doigts connaissaient par cœur les replis de la porcelaine et les caprices de la robinetterie. Voir briller le chrome et les miroirs la réjouissait à chaque séance de nettoyage, comme si le va-et-vient du chiffon contre la matière minérale déterrât de sous la fange des trésors abandonnés par des pirates. Un reflet lustré sur le rebord du lavabo éblouissait ses yeux de Cendrillon, bien qu'elle songeât davantage à séduire sa famille qu'à s'évader au bras d'un prince de pacotille. La baignoire sabot lui commandait depuis toujours une affection particulière, peut-être à cause de sa forme enveloppante et utérine, peut-être aussi de par la fonte émaillée qui maintenait à une température optimale l'eau séreuse tirée de leur vieux réservoir. Tous ces tuyaux de cuivre qui rampaient de la cave au grenier, perlés de condensation pendant les canicules, évoquaient la plomberie humaine, ses irrigations de sang et de lymphe comme ses vidanges d'urine et la sudation de la peau après l'effort. Dans les alcôves de sa conscience, Henriette devait être sensible à la métaphore; l'échange nourricier des fluides entre la mère et son fœtus avait même pu, qui sait, lui venir à l'esprit. Penchée au-dessus du réceptacle ventru et laiteux, elle rinçait d'abord les parois glacées avec un jet d'eau bouillante, puis reposait la douchette sur un duo de robinets en croix, tel un combiné sur le support d'un téléphone à cadran. Puis elle savonnait avec soin la surface encrassée mais lisse comme un dos de femme, la main enfoncée dans un gant de toilette un peu râpé. Mystérieusement, elle n'aurait pas plus tard le désir d'être mère. Elle serait une domestique zélée et vertueuse. Elle saurait aussi passer l'éponge.

*

Tic-tic-tic-tic-tic-tic-tic... Ce n'est pas l'horloge du salon qu'on entend, ni la minuterie d'une bombe cachée à la cave derrière les pots de marinades que nous avons préparées dimanche pour sauver les derniers légumes du jardin. C'est le pincement des radiateurs qui se réveillent au crépuscule de l'été, avec la rentrée scolaire, l'odeur des cahiers neufs et autres poncifs qu'amène l'automne. J'aime l'automne. Le petit est en route, c'est une question de jours maintenant. Grand-maman nous a tricoté une jolie couverture pour les soirs où les radiateurs auront trop à faire. Les pièces sont grandes ici. Quand j'étais petite, la maison était centenaire et ses murs laissaient entrer le vent comme des passoires, disions-nous. La comparaison était usée mais vraie. Nous avions des calorifères à l'eau, en fonte peinte et repeinte maintes fois, et la chaleur s'en dégageait avec lenteur, on aurait dit des vieux qui se bercent et roupillent en alternance. Les claquements du métal, tordu par l'afflux d'eau bouillante, étaient vigoureux mais rares, pas comme le crépitement des plinthes électriques qui s'agitent avec la nervosité d'un lièvre en cavale. Tic-tic-tic-tic-tic-tic-tic... Mon ventre est bien rond, mûr comme une pomme tombée du pommier. Une question d'heures, peut-être, avant que naissent l'arrière-saison et le fruit béni de nos semailles.

*

Perdu dans les ramifications de son cerveau, Rémi souffre d'*utopisme*, une affection de l'hippocampe qui brouille les aires de localisation et renverse

la compartimentation naturelle du cortex masculin. Chez la femme, l'organisation cérébrale relève du *loft* boulevard Saint-Laurent, les aires sont davantage ouvertes, tandis que l'homme tolère mal la perméabilité des frontières, chaque cellule a sa fonction. Le cas de Rémi étonne, et ses dessins de la ville aux murs communicants, tel un gigantesque appartement tentaculaire rivé aux quatre coins de l'île, témoignent d'un éclatement inusité du *map-minding* nécessaire à la mémoire des lieux. Il n'existe pas de traitement connu à la maladie, à part peut-être le renforcement chez l'individu des concepts d'intimité et de fermeture, à moins que les symptômes ne traduisent un état permanent de mégalo-claustrophobie.

*

Les statuettes inca trônent sur la bibliothèque, entre un bouddha d'ivoire et le Rabbin de Chagall, pensifs. Une photo de famille occupe un coin inaperçu de la pièce, près du classeur, là où meurt en permanence le mouvement arqué de la porte. Des heures ont passé, comme à l'habitude. À mesure que le fouillis prolifère sur la table, les idées se placent et se concentrent, la plume s'allège, le cerveau pétille de clarté sous la lampe à faisceau. Une ombre fantomatique s'immisce dans ce qui pourrait devenir le bureau d'un ethnologue ou d'un historien des religions. Il n'en est rien. Sous les artefacts, un traité de biochimie répond en ligne droite aux actes d'un colloque ayant eu pour thème « les

mécanismes neuroniques à l'œuvre dans la création de l'effet-mémoire ». Colligés, eux, sous le cliché polaroïd d'une famille nombreuse.

*

« Tiens, c'est l'heure bleue. » Elle avait dit cela avec douceur, des souvenirs plein les yeux, alors que nous servions le café sur la terrasse. Les mazagrans lui rappelaient sans doute l'Afrique, bien qu'elle n'y fût jamais allée, et les saveurs du *caoua* nous transportaient ailleurs *via* leur amertume. N'importe où. Car contrairement au tilleul de tante Léonie, les grains verts ne provenaient pas de Combray mais de Java ou du Brésil, de la Martinique ou de la Côte d'Ivoire; seuls la mouture et le « corsé » de la torréfaction avaient mérité, devant l'étalage, l'attention de nos cerveaux pragmatiques. Sur la terrasse avec vue, elle parcourait la planète tandis que l'heure tournait au bleu, soixante-douze degrés et des poussières à l'ouest de Greenwich. Des arômes d'anis et de vanille flottaient, mêlés de néroli. Guerlain lui dérobait l'âme ce soir-là.

*

Rose. Comme les bonbons de tante Lilas. Elle avait aussi une perruche citronnée, comme les vieilles personnes qui n'ont pas eu d'enfants, et ça ne sentait pas bon chez elle, ni le thym, ni la lavande – les vieux sentent le vieux, qu'on se le tienne pour dit. Elle avait eu autrefois une sœur cadette qui, comme elle, portait un nom de fleur. Marguerite la petite

morte, consacrée à la Sainte Vierge. Lilas était restée la seule fleur de la maison depuis. Vers l'âge de sept ans, les fièvres l'avaient épargnée au prix d'un strabisme qui nous indisposait tous, nous, les enfants de sa nièce chérie, mais sa candeur savait toucher la nôtre, elle avait été vendeuse de bonbons. Mal mariée, indécentement fidèle à son alliance, elle vivait séparée de corps, à la fois pétulante et fanée dans sa robe de pékin, la mèche bleuie et l'œil allègre derrière des verres d'un autre âge. Durant nos visites, je passais de longues minutes à contempler, au bas de la vitrine à bibelots, le regard amoureux que lançait au ramoneur la bergère d'Andersen, et je ployais comme elle sous la fêrule du satyre et du vieux Chinois de chez Henry Birks & Sons. Sur la table à café, des chrysanthèmes reposaient dans un vase, à côté d'une bonbonnière gorgée de pastilles à la fraise, les préférées de ma mère.

*

La camériste ne parut point ce matin-là pour la toilette de l'Infante, mais peu s'en inquiétèrent. Dans les corridors, on chuchotait qu'elle ne verrouillait pas la porte de sa chambre, mais les langues succombaient à la médisance plus facilement qu'une serrure sous la menace d'un pied-de-biche. Agnès avait de la beauté, et ce jardin qu'on lui avait cambriolé pendant la nuit, toutes les nuits. Peu à peu, la chambre se vidait de ses biens, de ses secrets, dépossédée et volée de ses moindres possessions. Quelqu'un y pénétrait chaque nuit, par effraction, dans une violence sourde que le palais ne voulait pas entendre. Ce matin-là, l'Infante attendit en vain, car il ne restait plus rien à l'intérieur.

*

Elle aimait fumer au déjeuner. Les plafonds étaient hauts, l'air circulait bien et nous avions l'habitude de mêler dans nos narines, tel un chimiste neutralisant une base et un acide dans le culot de son *erlenmeyer*, arômes de confiture et de tabac, bien qu'en retour, elle ne tolérât jamais les vapeurs de beurre d'arachide dont nous aurions tant voulu nous délecter en sa présence. La fumée ne nous gênait pas trop alors, mais elle n'avait pas le port de cigarette élégant et c'est ce qui m'indisposait le plus. Je voyais à sa place, devant le grille-pain et la cafetière, la Lauren Bacall qu'elle aurait su être si la vie l'avait moins gâtée. Mais dans notre village à l'est d'Hollywood, les matins n'avaient rien de *glamorous*, et au lieu de se tenir là devant le spectateur ébloui, un corps de reine enveloppé d'un peignoir de soie et le regard perdu dans ses pensées photogéniques, elle basculait sur les pattes arrières de sa chaise en agrippant la table d'une main avare, pendant que de l'autre, vernis craquelé et cheveux en bataille, elle pompait machinalement sa dose de nicotine en resserrant autour du filtre des lèvres dédaigneuses. Les années passent, le rituel est mort, mais à mots couverts, on ose croire qu'elle me ressemble.

*

Ils voulaient casser maison – enfin, ils y songeaient. C'était toujours mieux que de casser sa pipe, mais Irène, tu ne vas pas en mourir, quand même. Qu'est-ce que tu en sais? Ma tumeur peut revenir, ou ce sera le

cœur à la fin, mon amour. Autant mourir dans mon lit. Mais je ne veux pas que tu partes, Irène, je serai seul ici, et tu seras partout sans y être. Vendons, ce sera déjà ça de perdu, il faut s'habituer. Et si nous nous quitions avant la fin? Tu es folle, Irène, je suis fou de toi. Ne parle pas de malheur. Mais le malheur est déjà là, il est venu si vite. Déménage de moi et de nos souvenirs, puisque tu veux partir d'ici. Ce sera déjà ça de perdu, quand viendra ton heure à toi. Je t'aime tant...

*

Entre le Tyvek et le pare-vapeur, la panthère rose revêt son manteau de laine, été comme hiver, sur un air de jazz bien connu. La maison a besoin de graisse contre l'ossature, mais on ne la fait pas maigrir aux temps chauds. Elle hiberne à l'année longue, grande ourse maternelle veillant sur ses petits.

*

J'ai connu un œil autrefois qui se contentait de voir, et que la ligne fascinait, raide ou sinueuse, rampante ou verticale, sans qu'aucun attribut ne cherche toutefois à en qualifier la perception. Les maisons n'étaient pour lui qu'une intrication de plans et d'arêtes, de volumes peut-être, si la notion d'espace ne lui avait pas échappé. Sait-on en effet s'attarder aux contours et ne pas saisir la plénitude intangible qu'ils définissent en la contenant? Mais l'œil n'était ni *on* ni *je*, les choses se dressaient devant lui, indifférenciées, simplement *là*. Les rayons de son iris chatoyaient au soleil

comme les tiges de blé dans les champs ou les jambages d'acier dans un chantier de la ville, et hors les mots, la lumière châtiait les dessins, en toute impunité.

*

La marquise était fêlée de toutes parts, et la pluie faisait fondre sous son aile squelettique les fards démodés de ses anciens courtisans. Le vent avait tourné, imperceptiblement. Nul n'avait senti les failles se répandre dans ses jupes de verre, ni l'air du temps s'affranchir des conventions. L'édifice avait vieilli, et avec lui ce fleuron élégant d'une architecture glorieuse. À peine inspirait-elle aux passants de la nostalgie tant la façade qu'elle avait su animer autrefois croulait sous la honte des pierres noircies et des cuivres oxydés. Des scellés entravaient la porte grillagée qu'elle dominait aux beaux jours et qui n'était plus, elle aussi, qu'une carcasse humiliée par la rouille et les graffitis. Ainsi triomphait la modernité insouciant.

*

Hier, une maison a pris feu dans la colline, de l'autre côté du lac, mais les pompiers sont en grève à Saint-Michel-de-l'Apocalypse.

*

Il disait *Champlain* comme Proust aurait écrit *Combray*, et c'était une belle maison que nous habitions alors, les champs devant et le fleuve au fond de la cour. Je l'ai revue hier, vieillie, la peinture écaillée et la véranda boiteuse, avec ses jalousies rabattues à l'intérieur comme avant, lorsque les nuits étaient froides et qu'on emprisonnait la chaleur dans les chambres. Mon père devait chaque automne installer, en funambule des toitures, les doubles fenêtres dont mon frère et moi fixions les crochets aux châssis à l'aide d'un petit marteau. Au grand désespoir de ma mère qui s'éclipsait ou dont il profitait de l'absence pour attaquer ces travaux, mon père nous confiait le câble de sécurité qui le retenait, pieds glissant sur la tôle, au-dessus de la rue et du passage des voitures. Champlain exigeait mais nous donnait beaucoup en retour. Je ne sais pas si nous nous remettrons un jour de l'avoir perdue.

*

Ils avaient eux-mêmes dessiné les plans, révisés par un technicien, et s'étaient lancés dans la construction d'un gentil *cottage* au toit rouge qui devait rappeler la demeure ancestrale où la famille avait emménagé, trente ans plus tôt, sur les rives du Saint-Laurent. Les autres n'avaient pas aimé. La répartition des pièces, d'abord, puis les matériaux, moins nobles, et finalement le site, jugé sauvage et sans beauté. La grand-mère avait tranché, le résultat était médiocre, et des larmes avaient coulé. Quelques mois auparavant, la maison qu'ils avaient achetée pour le printemps avait brûlé de toutes ses planches et si violemment qu'on en parle encore dans la région. Une histoire triste. Empathiques, les autres

avaient comparé la maison neuve à l'ancienne, et disaient de la maison perdue qu'elle avait été tellement plus belle. Cette idée de libérer l'étage pour en faire un grand studio bibliothèque n'avait plu à personne. Et les chambres au rez-de-chaussée étaient bien trop petites, les mouches noires gâchaient l'été, il n'y avait pas de sous-sol, et où donc les enfants trouveraient-ils des amis dans ce rang perdu? Bien sûr, des parents sans vergogne avaient parié leur capital et leur chemise sur le malheur de leur progéniture. Il y a des gens, vous dis-je, que le bonheur des autres irrite au plus haut point.

*

Ça manquait *littéralement* de sel ici, et Julie partit comme à l'habitude se réapprovisionner au McDonald's du coin. Pas facile, la vie d'étudiante, on te l'avait bien dit... Julie ne voyait dans la salière vide qu'un pépin d'ordre logistique, sans plus, et la nudité des murs de son deux-pièces ne la gênait pas outre mesure. Ses parents, au contraire, lisait dans ce dépouillement matériel la pauvreté de leur fille, et le germe d'une défaillance morale à venir : qui sait où te mèneront les privations incessantes? Maman, j'ai le droit de ne rien accrocher aux murs, c'est plutôt *zen*, tu ne trouves pas? Maman ne trouvait rien du tout, ce manque de coquetterie la dépassait. À la maison, les murs étaient couverts de toiles, d'encres et de sérigraphies d'artistes montants. Le bon goût avait occupé un espace crucial dans l'éducation de Julie, et cette obstination à vivre dans la laideur ne lui ressemblait pas du tout, ma fille, je ne te reconnais plus! Mais seule Julie savait ce que Julie avait en tête en

conservant ses murs intacts. Sa vie ne regardait personne, elle vivait sans attaches et avait la jeunesse au corps. Et aucun besoin, aucun vraiment, de fixer des clous, des brochettes ou des accroche-plats qui ne bougeraient plus, et qui diraient à tous ce qu'elle aime et ce qu'elle est. Franchement, ça lui semblait impudique et menaçant, l'affaire des clous, elle toute fraîche éclosée à vingt ans et sans corset – à vrai dire, elle ne portait pas de soutien-gorge.

*

La vie est dure sans confiture, disait mon père, le sourire aux lèvres. Je n'ai jamais saisi d'où lui venait cet aphorisme un peu loufoque, lui qui le tenait en apparence de ma grand-mère mais qui parlait le *Schwyzertütsch* à la maison avant de quitter Hochdorf pour la Belgique. L'avait-il traduit, adapté? La rime m'intrigue encore et nous faisait rire, de même que l'enthousiasme juvénile qu'il manifestait en prononçant ces quelques mots, la main à la pâte, toujours, en train d'engraisser le compost avec sa récolte de feuilles mortes ou de glacer avec un doigt de rhum ses fabuleux biscuits *écus*. Il s'attelait à toutes les corvées de nature domestique, charriant ses muscles volontaires et son trop-plein d'insuline de la cave au grenier, puis de la rue au talus qui descendait vers le fleuve. C'était là son domaine, son fief, le pays qu'il s'était bâti pour remplacer le sien. Nous ne verrions pas de montagnes à l'arrière-plan ni de bourgs médiévaux à quelques lieux de nos terres, mais il était chez lui au jardin comme à la cuisine, fendant le bois aux temps froids et mitonnant la soupe sur le poêle qu'il alimentait en combustible avec la régularité d'un

métronome. Il trimait dur aux quatre coins du quotidien, et prêchait à qui voulait l'entendre les vertus de la routine. La sacro-sainte routine. Disciple de Voltaire séduit par la Révolution tranquille, il était venu défricher les esprits et la terre tout en fondant une famille, la nôtre, et l'on pourrait conclure qu'il trouva son bonheur dans la combinaison de deux postures antithétiques : accueillir en seigneur et travailler en vassal. J'ai longtemps cru que sa jovialité pouvait transcender l'épreuve, et ce n'était pas la vente de la maison qui allait abattre mon père. Mais le chêne s'était enraciné, je ne pensais pas qu'il aimait tant la confiture.

*

On entrait ici comme dans un moulin, et encore, je ne sais pas si le moulin de l'expression était à ce point ouvert à tout-venant. Chacun avait sa clef, le vent montait par bouffées de campagne dans l'escalier qui jouait l'atrium, et une musique s'échappait du meuble stéréo, perpétuelle, à côté des draps propres et des petits chocolats emballés de dorure qu'on découvrait sur l'oreiller. On savait les toilettes impeccables et les chaises complaisantes, le frigo prodigue de ses vivres, et l'on s'improvisait convive au moindre signe d'appétit ou de fatigue, car tout dans la maison appelait à rester, les fauteuils, les chambres, les nombreux lits en soupente et les sofas convertibles; la table de trois mètres et l'argenterie en tout temps; oui, on s'y sentait bien au-delà de chez-soi, ailleurs, loin, et surtout ici, alors que l'hôtesse aurait voulu changer les serrures, habiter à côté pour y cacher sa honte et s'envelopper de nacre, parfaitement

anonyme. Mais on entrait chez elle comme dans un moulin, le plus accueillant du monde, une *piazza* à ciel ouvert dans une forêt de tilleuls.

*

La cuisine était fort encombrée, on aurait dit un atelier de peintre tant les couleurs semblaient jaillir en désordre de cet amas de nourriture et d'ustensiles aux reflets ternis par les gras et les cuissons successives. C'était la pièce de la maison où les pulsions créatrices s'exprimaient avec le plus de vigueur, qu'on soit artiste ou non, et je me souviens encore des fêtes qu'on y préparait sous l'influence des vapeurs délectables et de l'adrénaline que le désir de plaire aux papilles de nos convives faisait couler dans nos veines affairées. Le temps manquait toujours, mais une confiance viscérale animait le ballet de nos gestes et de nos déplacements. Le citron au zeste sapide s'activait sur la râpe tandis que nos pas nous menaient d'un point chaud à l'autre de cet espace où explosaient les plaisirs de la bonne chère à venir. Nous étions sages et goûtions juste ce qu'il fallait. Une pincée de muscade manquait par ci et une larme de vodka par là : nous aurions bien le temps plus tard d'apprécier le tableau dans son ensemble. C'est du moins ce qu'un optimisme candide nous faisait croire à chacune de ces mises en scène, mais l'amour du public nous rendait insensibles, le moment venu, aux élans de notre estomac. La salle à manger n'était pas notre zone de confort, comme on dit au sens figuré, et je me terre encore derrière la batterie de casseroles et l'infanterie de couteaux qui jonchent les comptoirs quand je reçois parents et amis pour célébrer un anniversaire

ou pour dompter le débordement pur et simple de mes instincts nourriciers.

*

Une fenêtre donnant sur la cour intérieure, entrouverte. Un souffle matinal agite le long rideau de mousseline et fait ondoyer l'eau des verres posés en tête-à-tête. C'est jour de fête, ailleurs. Ici, le silence, le rien qui rassure. À peine un filet d'air à travers la mousseline, inaperçu. Impossible. Il y a longtemps que la vie n'est plus dans cette chambre, longtemps que la mousseline se soulève, insensible, sourde au vent du matin comme au vent du soir. La fête est ailleurs, pour toujours. L'été pénètre la mousseline et se baigne dans les verres des amoureux transis par la haine. L'été suspendu, comme un jardin de Babylone. Pour toujours.

*

Vêtus de peaux de rennes, à la jaune lueur d'un troupeau de torches et de lampes à graisse, les peintres emmènent dans la grotte les chasses du dehors, des aurochs ravivés par des ocres au pochoir, et des dos de mammoth croqués au manganèse. Sur les murs de calcaire galopent à l'hématite des chevaux, des bisons et des mégacéros. Würm est aux portes, et les peintres hissent leurs échafaudages au-dessus de la frise des chevaux chinois. Alors, la sagaie transperce des chamanes mêlés de lions et de lynx, envoûtant les esprits au fond des sanctuaires, et des signes,

des symboles cohabitent avec les images des bêtes. C'est en Dordogne moderne, dans le fourneau du Diable ou dans le ventre de Madeleine, que renaît le désir des écritures mères.

*

Glasgow, avril 1938. Mon grand-père Édouard, lui aussi architecte, avait participé à la conception des plans du pavillon canadien qu'on devait ériger à Bellahouston Park, le site choisi pour la future Exposition qui allait consolider, à la veille de la guerre, les progrès et richesses de l'Empire britannique, et c'est pour en superviser le chantier que la firme dont il était l'un des associés le dépêcha en Écosse avec quatre de ses collègues. En tant que Dominion, le Canada avait son propre pavillon, et la tâche de mon grand-père allait durer plusieurs mois, ce qui lui fit préférer à une chambre d'hôtel plus onéreuse la location d'une garçonnière dans High Street, tout près du champ de bataille où William « Braveheart » Wallace et ses Highlanders avaient infligé une cuisante défaite aux Anglais. Il prenait ses repas le soir chez sa logeuse, qu'il avait dépeinte à ma grand-mère, dans l'une de ses nombreuses lettres, sous les traits d'une Mrs. Hudson à l'accent écossais, qui aurait troqué chignon et tablier contre un turban dernier cri et un fume-cigarette qu'elle n'allumait jamais. Nous n'avons jamais retrouvé, par contre, les photos qu'il avait prises durant son séjour, seule sa correspondance témoigne encore de sa perception de la ville et de ses habitants. Bien qu'utile sur le plan professionnel, la photographie lui inspirait un scepticisme réactionnaire, il s'en méfiait tout particulièrement lorsque venait le temps de *mettre en boîte* ses

souvenirs. Il avait élaboré cette théorie selon laquelle le génie du lieu s'évanouit au profit de l'image, un malaise que j'ai moi-même éprouvé lors de mon passage à l'Exposition de Séville. Il ne m'est resté de mes impressions esthétiques que des espaces objectivés par ma caméra, lignes et volumes spectaculaires, certes, mais prisonniers du cadrage et de la profondeur de champ. Je pense également aux clichés qui accablent les enfants dès la naissance et qui les poursuivent d'un moment de vérité à l'autre, les jours d'anniversaire ou de visite au zoo. En les capturant sur la pellicule, on commence à oublier, la mémoire est si capricieuse. Ma grand-mère répétait souvent que mon grand-père avait réservé une place sur le Queen Mary pour son retour à Montréal, et je me suis toujours demandé si le célèbre paquebot honorait à titre posthume Mary Queen of Scots qui perdit son trône et sa couronne en 1567. Probablement pas. Quoiqu'il en soit, une rupture d'anévrisme le terrassa quelques jours avant la cérémonie d'ouverture que présidèrent, le 3 mai, ses majestés Georges VI et celle qu'on allait bientôt appeler la Reine Mère.

*

Midi moins le quart, une volée d'escalier s'élance hors de sa cage et franchit les balustres du deuxième, sous l'œil étonné de la main courante.

*

Au creux des interstices et de l'inhabitable, là où le vide semble squatter en lui-même, une cité foisonne aux dépens de l'oubli, acariens,

Au creux des interstices et de l'inhabitable, là où le vide semble squatter en lui-même, une cité foisonne aux dépens de l'oubli, acariens, moisissures, procaryotes et autres saprophytes que l'échelle humaine soustrait à nos sens sans nous en épargner la virulence. Des poussières ont passé, et à l'image de ce corps envahi peu à peu par des cellules en dégénérescence, toujours plus nombreuses et inconnues de sa jeunesse, les murs ceignent de leurs torsos vieillissants des New Delhi infrarouges et surpeuplées, le ciel de Mexico et toute une biosphère d'air vicié emplissant les huit cents mètres cubes dans lesquels vous imaginiez vivre à quatre paires de poumons, candides comme vous l'êtes.

*

D'abord une fourmi, et puis deux, bientôt douze... Elles envahissent de leurs pattes laborieuses et noires le carrelage de la cuisine, puis l'évier en inox, les comptoirs laminés, la hotte électrique et le plateau de fruits posé là, sur la desserte. Armées de leur témérité de parasites et du gonflement journalier de leurs rangs, elles s'attaquent aux citadelles que sont les armoires et les dépenses, indifférentes à l'inhospitalité de leurs hôtes. Jusqu'à ce jour, les charnières auto-fermantes ont résisté, comme le village d'Astérix, et un bataillon d'épingles à linge scellent les emballages de riz, d'abricots ou de cassonade antillaise. Peut-être tomberont-elles comme Rome devant les Barbares. C'est l'hiver, pourtant. Le maître des lieux soumet l'hypothèse, dite « cryogénique », selon laquelle le ferment de cette immigration clandestine proviendrait du transit d'œufs gelés *via* le bois de chauffage. Ont-elles élu fourmilière dans le giron domestique,

sylvestre? C'est la poubelle ou la neige, pour les zélées comme pour les invalides. Après tout, chérie, nous ne sommes pas un camp de réfugiés!

*

Ah! le silence bucolique de la campagne, l'été, ses bruissements de feuilles et la cigale poussant par intervalles sa longue plainte, dans le soleil des verges d'or! Le grand pic assomme les troncs morts au son du *woodblock*, puis s'envole, la proie au bec. Il relaie la corneille, le carouge et la mouette qui plane à tous les échos, au fond du domaine, là-bas, dans l'estuaire où Angéline baigne son innocence. Avant le malheur, les fenêtres bouches bées, Valriant écoute l'horizon derrière les vagues qui roulent et moussent en espérant la marée, Valriant qui pleure à présent, au reflux des eaux. Les enfants crient dans la piscine et les tondeuses bourdonnent à la ronde, les guêpes courent les barbecues, et l'on entend s'entrechoquer les couverts dans la cuisine des voisins, quand la banlieue ouvre toute grande sa porte patio.

*

C'est la journée des poubelles, vivent les poubelles! Voilà ce que pensait l'ami Jacques en jetant au rebut ses pinceaux à moitié chauves et sa fourche rouillée. Mal lui en prit, on ne pulvérise pas ses vieux débris non recyclables; on les enfouit à la brunante, pour un temps.

*

*

Au loin j'entends la plainte des cornes de brume, le fleuve tapi sous les vapeurs, aveugle et froid. Des lames tranchent le flanc des bateaux, au cœur du chenal, alors qu'un feu crépite dans mon âtre, je suis seule, octobre s'en va. À une encablure de mon fauteuil, la terre gémit et mon pays devient tout petit sous le brouillard, le fleuve ne va nulle part et j'habite une île dans la campagne désolée, suspendue dans son dimanche comme le crachin dans l'air du temps. La cheminée n'a pas de manteau, et mon passé taché de créosote, inflammable de tous ses feux humides et sans joie, agonise. Flambe et s'éteint. Avez-vous remarqué le phare au-delà de la berge? Il ne brille plus la nuit, ni les jours de naufrage. Les harponneurs ont déserté la rive depuis longtemps.

*

Derrière les jalousies de leur hôtel particulier, on devinait des êtres épris de dévotion et dont la société aurait fait fléchir les jansénistes de ce monde. Ils s'abandonnaient sans gêne aux grâces de la solitude, naufragés bienheureux consacrant leurs jours à l'amour du divin, et leurs nuits, à son étude scrupuleuse. Ils se révélaient austères dans la pratique, assidus, mortifiaient la chair en des douleurs et des extases miraculeuses. Une chapelle avait été aménagée au cœur de l'édifice, secrète, cachée par des portes invisibles qui trompaient l'œil des domestiques. Là se déroulaient des sacrifices dont seules les cloisons auraient pu témoigner, et dont les mystères atteignaient sans doute à la félicité du paradis perdu.

*

Céleste regardait par la fenêtre de sa chambre. La vitre était en mica, et son père n'avait pas installé de mobilier à l'intérieur. Une photo identifiait chacune des chambres d'enfants. La sienne donnait sur l'ouest, et un arbre étirait ses branches jusqu'à elle, mais dans la maquette, la plate-forme s'arrêtait avant les troncs et un tapis de feutrine imitait la pelouse. Bien qu'elle fit l'effort d'y voir sa maison changée en maison de poupée, Céleste comprenait que son père avait mis tout son talent et du temps qu'il n'avait pas dans une demeure inhabitable. De l'extérieur, on n'y voyait que du feu, et du carton bien découpé.

*

Quand le maréchal des logis eut terminé sa ronde, un soir d'encre tombait sur le campement meurtri par l'effort du dernier assaut. Grandmaison écrivait à sa belle des mots tendres qu'elle attendrait en vain, et les chevaux respiraient bruyamment, inquiets, dans l'espace oppressant qui les menaçait en l'absence de lumière. Croqueuse d'hommes blottis contre le flanc des ménagères, la guerre l'a appelé, et le voilà échoué sur la plaine, cavalier en exil traquant ses frères étrangers, des garçons comme lui ravis à leurs femmes, à leurs chambres, à leur feu dans l'âtre. La pierre ancrée dans les champs saluait les pommiers séculaires, mais les gelées brouillent sa mémoire, la pierre est loin désormais. Bientôt la plume se tarira, et dans sa miséricorde, la nuit enveloppera le poète de sa plus chaude couverture.

*

Au milieu d'un square ceinturé de briques et longeant Westover Avenue, dans le quartier résidentiel de West Ghent, un chêne musclé dont les branches couvent un étang d'ombre sous leur feuillage apparaît, en noir et blanc après la pluie, entouré de jeux que les enfants délaissent aux chaleurs, alors qu'aux grilles, une plaque de bronze invite à la lecture.

This tree is dedicated as a memorial to the sons

of Norfolk

who died for their country in the World War.

Grim Death has vanished,

leaving in its stead,

the shining glory of the

living dead.

*

Il avait écrit dans une lettre qu'elle n'avait pas lue, *ta maison ne sera pas mon cercueil*, puis il s'était tué ailleurs, à l'orée du village. Le sous-bois couvrait bolets et girolles embaumant la pluie, un parfum suave dans son exhalaison mélancolique, et de grands paniers d'osier s'étaient gavés de leur chair à l'heure de la récolte, loin des amanites.

*

Elle avait cuisiné dans sa tête, pour Noël, une maison en pain d'épices au toit givré de glace à la vanille. En réalité, la crème fouettée offrait une meilleure tenue, et un glaçage au beurre davantage, mais il lui plaisait d'intégrer les matériaux de son choix sans que les structures en soient affectées. Une recette l'intéressait dans la mesure où elle se laissait subvertir, elle devait susciter le vagabondage vers des mets qu'elle aurait pu être, si. Si les œufs montés en neige n'étaient pas des œufs, et si le massepain goûtait les dattes plutôt que les amandes. Sa maison en pain d'épices ne tolérait ni levure ni calculs, elle avait bien assez des charges de la vie qui font fléchir le faite jusqu'à l'effondrement. C'était Noël, et le luxe d'inventer venait avec les cadeaux, en attendant le *Boxing Day*.

*

La petite chaumière aux murs replets avait du mal à respirer, le crépi se lézardait à vue d'œil, cédant à l'enflure. On aurait dit Alice prisonnière dans la maison du Lapin blanc, celui qui est toujours en retard. L'hygroscope virait au rose, et les boiseries s'étaient gorgées de la moiteur ambiante à tel point que les portes ne cadraient plus dans les embrasures. L'huissier viendrait, à coup sûr. *In the meantime, Alice would have thrown herself out of the dwelling's womb, though not without tearing and pain. As if a set of Russian dolls were to be confined, and the girl homeless in the nature of things.* Un vide intense prit d'assaut la matrice.

*

Entre la moustiquaire et le châssis d'une fenêtre, l'araignée tricote et campe à la frontière de nos salons, discrète, impudente, partout chez elle dans cet îlot de soie qui lui tient lieu de garde-manger.

*

Il y avait une seule fenêtre. Dehors, les toits et le dôme du Sacré-Cœur, tout petit. Le ménage venait d'être fait, mais les serviettes étaient mal pliées, d'un blanc suspect. Le franc avait grimpé d'un coup, et c'est tout ce qu'ils avaient pu s'offrir, six étages sans ascenseur et les toilettes au bout du corridor. On pouvait jouir de la vue, par contre, dans cette ancienne chambre de bonne, et la télévision importait la couleur locale à défaut de brocart ou de baldaquin Louis XIII. Le style vivait au musée, après tout. Ils avaient six rouleaux de pellicule pour en immortaliser l'éclat et ramener Paris en douce dans leur sous-sol fini de Ville d'Anjou. En espérant que Benjamin nourrisse le chat.

*

Il a jeté pêle-mêle dans la lessiveuse les caleçons de la semaine et son pyjama rayé, celui qu'il porte à l'occasion. L'eau est glaciale et mousse peu, c'est l'eau de la ville, alcaline. Calcaire et dure, comme un aqueduc. En avril, ses bras blancs faisaient le tri du linge et des habits, empilaient le pâle et le délicat. Javellisaient les guenilles. La famille, c'est elle, ses mains laiteuses et la mécanique du détail, le geste qui prend soin.

Limpide. Octobre est là, sans elle, un homme au milieu de la buanderie. Le désordre autour de lui, ni pile ni trempage, le cycle à l'eau froide et pas d'assouplissant. Il verse des granules de savon dans la cuve, mais les taches s'incrument, collent aux collets. Il ne les voit plus. Il ne voit qu'elle et le grand trou de la cuve qui engloutit le tissu, les masques de sa nudité. Ici, le voile est lavé, à peine. Elle avait l'œil clair des louves au printemps.

*

On dit *ruiler* les joints, et celui qui ruile est plâtrier, croyez-le ou non, ou *staffeur* s'il s'agit de restauration. On ne va pas en faire un plat, allez, je sais bien que vous ne prenez pas mon métier au sérieux. Je gâche le plâtre, joue de la taloche et fais la grue sur mes échasses... Mais on n'est pas au cirque ici, ni à la comédie malgré mes airs de Pierrot. Je maquille le Gyproc, moi, sans plus, je bouche des trous. Un petit rôle de rien du tout, mais avouez, vous seriez bien embêtés sans moi, pas vrai? On verrait tout, la vérité, comment c'est fait, tout, ce serait terrible! J'aime bien le crème sur le gâteau, moi. Je sais pas, c'est ce qui me donne le goût, pas vous?

*

Les murs du petit salon étaient tendus de velours bleu de Prusse et contenaient avec peine les décibels que lançait contre l'étoffe le délicieux quatuor que l'on avait convié pour l'occasion. Les dames étaient assises sur des sofas rocaille, les mains sur les genoux, et les messieurs se

tenaient debout près des ouvertures, cravatés et raides comme des hussards. Une fine couche d'empois recouvrait cette assistance dont la politesse mécanique contrastait avec la souplesse de la partition. On jouait le sixième des Quatuors dédiés à Haydn, où Mozart amalgame des humeurs que les théoriciens ont qualifiées de dissonantes. Incrustées dans les stucs qui ornaient le plafond, des allégories orphiques aux couleurs vives veillaient sur la représentation, et le frottement des archets avait pour toile de fond le silence immobile de l'auditoire. C'est alors que survint une brisure dans la ligne mélodique, qu'une langueur défaillante troubla l'exécution du motif en doubles croches. En attaquant le *finale allegro*, un des violonistes sentit une crispation gagner prestement le bout de ses doigts, et après huit mesures, au terme d'une coda épileptique et brève, il s'effondra. Soupîrs. Empalé par le lutrin qu'il avait entraîné dans sa chute, le corps répandait sur le parquet un fluide sombre et cramoisi, sans toutefois que fussent éclaboussées, comme par miracle, les figurines en porcelaine de Saxe qu'on avait exhibées pour l'occasion.

*

On pendait la crémaillère à quelques numéros de là, un samedi de juin, car des pénates venues de l'est de la ville emménageaient dans ce rez-de-chaussée un peu caduc, à l'aube de la retraite, où le trottoir menaçait le seuil comme les points jaunes du métro un passager téméraire, et dont la porte implorait doucement, ciselée en son tympan, *Que Dieu bénisse notre foyer*. Sainte-Cunégonde veillait sur la moralité de ses ouailles et célébrait toujours, dans le giron de sa nef en bonbonnière, la communion des

petites filles habillées de blanc. Sur la rue, les loyers avaient jadis atteint la somme de dix-huit piastres par mois, le labeur d'une semaine. Mes grands-parents y avaient été heureux jusqu'à l'adolescence de ma mère, derrière le briquetage usé et repeint de rouge brique, mais l'exiguïté du lieu les avait chassés plus à l'ouest après la naissance du petit Gilles. Un jardinet pimenté de pivoines et de lilas allait remplacer, aux abords du solstice, la tôle ondulée de hangars aujourd'hui démolis, et la vue qu'on avait de la cuisine mettrait de l'espace, enfin, entre la table et la ruelle, entre le pain et l'égout. Pourtant, le souvenir de ce premier logis qui avait abrité les meilleures années de son mariage emplissait de joie les yeux vacillants de ma grand-mère, et c'est avec une curiosité douce-amère qu'elle s'enquerrait des hôtes qui y vivaient à leur tour un passage sombre ou lumineux de leur existence.

*

Au hasard du Petit Robert, j'appris que des voûtes romaines avaient engendré la fornication à la suite de pratiques étymologiques étranges et indignes du latin d'église.

*

The fifteen dollar chair, c'est ainsi que l'avait désignée le commis du *Showcase*, une brocante de mobilier et d'accessoires industriels, parfois scéniques, étalés sur cinq étages au centre-ville de Norfolk, Virginia. Nous avons surmonté ce jour-là mes nausées et la chaleur tropicale pour y dénicher

une table à café un peu haute sur pattes, ancien présentoir chez un tailleur de Plume Street, et les cintres en bois aux courbes généreuses, patinées par les habits des vacanciers, provenaient du chic Cavalier Hotel de Virginia Beach. Je n'ai pas su, toutefois, où avait servi cette chaise d'inspiration Biedermeier; elle avait abouti dans ce grand magasin, orpheline et sans vice apparent, un brin mystérieuse, dans le but manifeste qu'un client la remarquât pour l'absoudre, moyennant quinze malheureux billets, de son passé et de l'usage public. J'allais en faire ma favorite, ma chaise de travail d'où je vous écris aujourd'hui, près de la fenêtre, et je ressens pour elle un attachement imprévu, comme si un lien antérieur nous avait unies déjà et que je l'avais reconnue au détour d'une allée.

*

Simone aimait la confiture aux fruits rouges. Sur un croissant frais, quel délice! Elle aimait aussi la gelée de pommes qu'elle et son papa avaient préparée cet automne, un dimanche matin tout gris. C'était pour faire plaisir à grand-mère Angéline qui s'ennuyait dans son nouvel appartement. Elle n'avait plus de jardin fleuri depuis la mort de grand-père Isidore, ni de maisonnette aux volets rouges. Simone rêvait de retourner au village où habitaient grand-père et grand-mère avant que la mort ne les sépare. Grand-père avait été très malade, il souffrait tous les jours. Ceux qui l'aimaient étaient tristes, et grand-mère avait souhaité qu'il parte doucement dans la nuit. Son vœu s'était réalisé à la fin de l'été.

Simone n'avait pas eu le temps d'amasser beaucoup de souvenirs de la maisonnette et du jardin fleuri. Elle se rappelait la tendresse de grand-père et les clowneries du chien Victor. Au fond du jardin, il y avait une haie de framboisiers et des pivoines habitées par les fourmis. Quand on entrait dans la maison, ça sentait toujours la nourriture. Papa préférait les plats salés et les bonnes sauces que lui servait grand-mère Angéline, qui était sa grand-maman à lui et la maman de sa maman. Simone, elle, se régalaient des desserts qu'elles préparaient ensemble durant l'après-midi. Grand-mère gâtait papa et Simone avec des recettes qu'elle ne trouvait pas dans les livres. Un peu d'imagination lui suffisait, disait-elle, mais le secret venait aussi de sa longue expérience.

Un jour, Simone se laissa tenter par l'armoire aux confitures. C'était une belle armoire en bois de sapin que grand-père Isidore avait fabriquée de ses grosses mains. Grand-père était ébéniste, et plusieurs des meubles de la maisonnette étaient nés de ses mains. Il avait bien connu le bois. L'armoire vivait dans la cuisine, et grand-mère rangeait derrière les portes sculptées par grand-père tous ses pots de confitures, ceux qu'elle préparait au fil des saisons et ceux qu'on lui offrait en cadeaux. Comme Simone, grand-mère Angéline adorait la confiture. Elle collectionnait aussi les gelées et les marmelades, sans oublier les miels de trèfle, de tilleul ou de sarrasin. Il faisait bon prendre le petit-déjeuner dans la maisonnette aux volets rouges, rouges comme des groseilles bien mûres!

Mais Simone n'aimait pas la confiture qu'au petit-déjeuner. Elle en demandait toujours à l'heure de la collation. Vers trois heures, grand-

mère Angéline était au jardin en train de cueillir des pivoines. Elle les choisissait avec soin, des rose pâle, des rouges et des blanches qu'elle mettait en bouquet. Cela prenait du temps! Simone eut la fringale pendant que grand-mère travaillait dans les fleurs. Doucement, elle ouvrit l'armoire en bois de sapin. Le choix était grand, trop grand pour une tartine, et Simone eut une idée. Pendant que grand-mère inventait de la beauté en mélangeant les couleurs, la petite-fille cueillit dans l'armoire les saveurs qu'elle préférait. Cerises, groseilles, framboises, fraises et rhubarbe... Quel régal... Mais Simone avait les bras trop petits pour un si gros fardeau. Entre l'armoire et la table de la cuisine, le pot de confiture aux framboises lui échappa et se brisa par terre.

Simone n'était pas toujours sage. Il y avait mille morceaux de verre perdus sur le carrelage de la cuisine, et du rouge éclaboussé sur les portes de l'armoire. Grand-père Isidore ne serait pas content, grand-mère non plus! Simone allait blesser ses petits doigts d'enfant en ramassant le verre quand Victor entra en coup de vent dans la cuisine. Le tonnerre du verre brisé avait effrayé Victor, et ses jappements alertaient maintenant les adultes.

Grand-mère avait un cœur d'or, même si la confiture aux framboises qui souillait le plancher était la plus exquise de sa collection. Les framboisiers du jardin avaient donné de bons fruits cet été-là, sucrés comme le miel. Simone avait promis de remplacer un jour la confiture perdue, et grand-mère avait tout pardonné; grand-père aussi. Noël approchait, fit-elle

remarquer à papa dans la voiture qui les emmenait à l'appartement de grand-mère Angéline. Il faudrait tenir promesse.

*

Un buffet Renaissance hante le réfectoire des Sœurs de la Charité depuis la fondation de la congrégation, en 1849. Mère Mallet ne crut pas à la légende qui circulait alors à l'Orphelinat des Glacis lorsqu'elle s'y installa avec cinq de ses compagnes pour soulager les miséreux de la ville de Québec. Il lui semblait farfelu que le buffet puisse avoir emmagasiné, lors de son usage à la villa des Borgia d'où l'on soupçonnait, avec une volonté superstitieuse, qu'il provînt, des forces maléfiques et destructrices. Tout au plus aurait-il pu engloutir dans la mémoire de sa matière ligneuse et morte l'empreinte fugace de drames à l'italienne que l'appétit morbide des orphelins pubères avait gonflés pour le plaisir des plus petits. Fiction ou vérité, le Seigneur veillait sur ses Filles dont le dévouement s'érigerait en armure contre la part du diable. Et depuis, à l'heure des repas, le buffet des Borgia raconte à de saintes femmes qu'elles vaincront un jour l'inéluctable avilissement du monde.

*

Il fallait choisir les couleurs pour la chambre des maîtres, un bleu océan, peut-être, marié à de la ouate ou à de la marjolaine, au goût du designer. Ils se demandaient s'ils n'allaient pas invoquer leur amour du rouge, la nouvelle collection en présentait de fort inspirants, *fiançailles, veuve joyeuse,*

Casanova... Pourquoi pas? Leur employé se révélait dogmatique comme un jeune architecte, et il n'avait été question que de paix de l'âme aux portes du sommeil. Les bleus, la mer, une goutte herbacée pour maintenir en éveil l'inconscient qui plonge dans le rêve expiatoire. Et la chair, pensaient-ils, ce puissant somnifère? Aux cuisines et aux lieux de convivialité sont destinés les sucre d'orge, *pomodoro*, cerise et coulis de cassis, car ils aiguissent l'odorat et le verbe. La chambre aspire à la détente chromatique. C'est la base de mon art. Une petite révolution allait suivre : après tout, ils étaient maîtres chez eux, les plaisirs de la table pouvaient bien se prolonger au lit sans que Ralph Lauren ou Sico n'y eussent rien à redire! Ils avaient cette conviction intime qu'un couple encore vert ne saurait survivre dans un désert de givre ou sur un pont de glace, et encore moins sous un plafond de neiges éternelles.

*

Elle avait d'abord imaginé une entrée spacieuse et accueillante, avec un carrelage facile à entretenir et un grand miroir doré pour les derniers ajustements qu'elle ferait à sa toilette avant de partir le matin. Les clés seraient suspendues non loin de l'interrupteur, logées dans cette ferrière à vantaïl d'inspiration bavaroise que lui avait bricolée Simone à l'occasion de son quarantième anniversaire. Venait ensuite la question de l'éclairage, elle hésitait entre des projecteurs à halogène encastrés au plafond et la lampe *Tiffany* qui reposait avantageusement sur sa table de chevet mais qui s'agençait mal, désormais, à la sobriété de leur couchage tout neuf. Une prise électrique deviendrait nécessaire à l'emplacement du guéridon,

pour brancher la lampe. Plus tard, elle céderait probablement à la tentation de fixer au mur une de ces couronnes de fleurs séchées, de papier chiffon et d'eucalyptus qui donneraient à un lavoir le cachet reconnaissable des boutiques de vannerie fine et de cadeaux aussi chers qu'inutiles qu'elle aimait tant fréquenter le samedi, en quête de soldes. Le printemps dernier, elle avait fait la tournée dominicale des brocantes de banlieue du West Island et avait déniché, pour une bouchée de pain, la banquette de rangement idéale pour cacher les foulards des enfants et offrir à ses vieilles tantes, les soirs de réveillon, un refuge où retirer à leur aise chaussures fourrées et bottes doublées de mouton. Tante Julienne serait par ailleurs ravie de repérer à droite de l'escalier le petit ouvrage au point de croix qu'elle avait brodé avec amour pour les fiançailles de sa nièce préférée. De l'amour, il y en avait également dans le choix qu'elle avait fait d'une imposante armoire en acacia à panneaux moulurés, assez grande pour contenir les atours de visiteurs qu'elle espérait nombreux et assidus. Son entrée à elle ressemblerait à ces coquilles Saint-Jacques que l'on sert après le potage pour faire plaisir ou pour faire chic, mais qui sont surtout conviviales, un peu prétentieuses et trop salées, à l'image de nos goûts discutables mais légitimes, au fond. Elle avait donc pensé à tout : d'où lui venait ce fâcheux pressentiment qu'elle succomberait à un cancer avant la fin des travaux?

*

Tout s'use, c'est bien connu. Mais vous n'avez pas idée à quel point le balcon du deuxième s'est délabré avec les années. Un jour, pimpant et

rose comme les fleurs que l'on accrochait à son garde-fou, désormais maussade et chancelant, le bois pourri et dépouillé de ses couleurs. Tenez, comme un vieil arbre en novembre que les sèves délaissent au printemps. Vous me direz qu'il y a eu négligence, que les intempéries excédaient l'entretien, mais à moins de reconstruire, le temps ne vient-il pas à bout de toutes les charpentes? Aux beaux jours, il dominait le paysage et affrontait les bourrasques, l'auvent entortillé en espérant la brise. Deux chaises de parterre s'étaient hissées là-haut pour le spectacle, les *tapas* et les verres de *sangria* arrosaient les canicules. Oui, il en a supporté des amas de neige, des attaques de grêlons et des guêpes dans leurs nids. Il a joui de toutes ses fibres ligneuses et mené grand train, mais tout cela est passé et ne reste que dépouille, un pin blanc transfiguré s'en retournant à la terre.

*

« I really have not patience with the General. » Non, Mrs. Allen n'en avait plus, ni pour son mari d'ailleurs. Sa vie allait bifurquer : le destin, toujours lui, l'avait sous-estimée, elle, la femme de l'ombre. Son petit chien carlin l'attendait dans le fiacre qui devait les conduire chez Miss Greenwood, une amie d'enfance, sa seule amie peut-être. Une malle en osier remplie à la hâte tiendrait compagnie à la boîte à chapeaux. Mais où avait-elle posé ses gants? Elle ne pouvait partir sans eux, l'idée seule lui parut intolérable. Elle cherchait en vain, pourtant, éperdue, au bord des larmes en parcourant ce luxueux appartement qu'elle ne parvenait pas à

quitter, enfin, pendant que s'échappaient du fiacre des aboiements plaintifs et impatients.

*

J'aime le mot *fugitif*, c'est comme ça, il y a des mots qui oublient la prose du moment, qui descendent l'escalier vers la porte et prennent le chemin qui mène à la rue, puis ailleurs, le plus loin possible de cet endroit.

*

Du Bellay quitta l'Anjou pour Rome en 1553 et nous donna *Les Regrets* quelques années plus tard, mais à vrai dire, il habitait Paris et connut durant le voyage Nevers, Lyon, Genève puis Florence, la somptueuse. Faustine occupa un temps sa chair et sa pensée, mais toujours lui revenait la douceur angevine, loin des vagues salées, de la muse italienne. Renaître paysan aux abords de la Loire, plutôt qu'érudit, exilé, orphelin, voilà de Joachim l'ambition dérisoire, le désir aux couleurs des ardoises de France.

*

Le roi est mort. Les cuisines du château se sont tues, les lustres agonisent et les pas feutrés des valets abandonnent à la solitude les corridors où se tramaient jadis les entrechats et arabesques d'un service diligemment exécuté. Seul au pied du grand escalier de marbre, le majordome

contemple, les yeux vides, ces marches que balayèrent avec élégance, les soirs de bal, velours et taffetas venus rendre hommage à Sa Hauteur. L'hermine royale n'est plus. Le trône en chêne ouvragé sera vendu à l'encan, mardi peut-être, un jour de semaine bien ordinaire. À l'heure de la pause café ou du renvoi d'un commis malhonnête, les effets du roi auront un prix. Hopkins ne pouvait croire que l'on avait touché aux tiroirs du roi. À sa table de chevet, à son secrétaire en marqueterie. Des poignées de bronze avaient été tirées, de petites ferrures et espagnolettes ciselées avec art avaient laissé glisser malgré elles les caissons laqués ou incrustés de nacre, parfois ornés de volutes ou de miniatures néo-classiques, auxquels on les avait attachées par contrat d'ébénisterie. Des bois précieux avaient beau joindre leurs arêtes en de savantes intrications – l'artisan avait choisi pour ce chiffonnier Louis XV un assemblage en fougère dont seul l'usager pouvait goûter, au quotidien, la virtuosité technique –, le tiroir demeurait vulnérable comme une maison sans porte et dévoilait son contenu intime au profane, légataires, exécuteurs, huissiers ou brocanteurs. Le roi est mort, avant-hier, et avec lui le secret des petites serrures dorées que l'on croyait, bien naïvement, les sentinelles de nos pudeurs et coquetteries.

*

Il fait beau aujourd'hui, ou *bleu*, comme se plaît à dire l'une de mes filles. C'est la catastrophe. À midi, le soleil fera fondre la neige amassée sur le toit, ou encore le givre sous le parement de bois. Et si le point de rosée tombait dans l'isolant, si les murs buvaient l'eau à mon insu? Car les

gouttes commencent par geler et puis fondent, au printemps. Et tout cela doit fuir quelque part, le long des 2 × 6, sous le linteau, dans une faille de la couverture... J'accuse le goudron sous zéro, les scellants qui décollent, ces fenêtres qui m'obsèdent avec leur pose à la va-vite, comme il sied de nos jours. Je vois bien qu'elles sont mal isolées, encerclées de ponts thermiques – à moins qu'une pression négative ne fasse entrer l'eau quand il pleut. Rien à voir avec les ponts, donc : juste une erreur de *design* combinée à la paresse du silicone. J'ai peine à croire qu'une belle journée d'hiver me cause des inquiétudes, l'orage seul semblait inquiétant. Invoquer la garantie, engager un inspecteur, un avocat peut-être... des frais tout ça, des soucis! Je n'ouvre pas mes livres de peur d'y trouver, en coupe ou en axiométrie, les détails de construction auxquels j'aurais eu droit si j'avais été entre meilleures mains. Jusqu'où la pourriture a-t-elle entamé le bois? *I have to go, my brains are killing me*. Les contremaîtres ont des pouvoirs insoupçonnés sur le chantier de nos vies.

*

Sur les lattes de bois vernies, là où le vestibule fait office de carrefour entre les chambres, la salle de bains et l'escalier, on voit danser à l'heure de pointe, pour qui sait prendre le temps, la silhouette d'un érable à sucre dont le feuillage s'agite entre les griffes du vent. Ici, les espaces de transition abondent, on a pris un malin plaisir à installer des feux rouges et des pancartes « arrêt » sur le trajet de nos vies trop pressées. On s'est dit que les détours faisaient respirer la routine, que les bancs de parc donnaient lieu à des rêveries poétiques ou méditatives, et que les

spectacles de rue, saisis au passage, insufflaient à notre quotidien un air de festival. Quelqu'un a cru, du haut de sa table à dessin, qu'un coup de crayon astucieux nous ferait dévier de la trajectoire rationnelle entre les espaces *a* et *b*, et que dans l'intervalle, les rayons tranchants du matin dérouleraient sous nos pas un parvis de feuilles harcelées par le vent, nous obligeant à freiner la cadence. Oserons-nous le décevoir?

*

Il y avait, au fond de la chambre, un réduit sombre voilé de calicot où elle rangeait avec soin tout son petit vestiaire, jupes et chemises taillées sur mesure dans les étoffes du meilleur goût. Il y en avait peu et les lignes étaient sobres, intemporelles. Émule de Mies van der Rohe, elle prônait en tout une économie dans la rhétorique pour atteindre au grand style, et cela était vrai aussi de sa garde-robe. Pourtant, suspendue sur la tringle entre une jaquette de soie brute et un pantalon Chanel, une robe de soirée détonnait magnifiquement dans cette harmonie de matières neutres. Elle n'était pas housée ni recluse dans une armoire particulière. Elle trônait là, rouge et impudente parmi les griffes bien-pensantes, le buste raidi d'organdi broché et les hanches festonnées d'une laize de percaline. Le dessin de la jupe longeait la jambe avec méthode avant de se déverser aux chevilles en falbalas volages et tapageurs, le tout offrant à l'œil une composition évaporée sur fond de sang et de luxure, un trophée de la haute couture signé Valentino. Elle ne l'avait jamais portée mais en avait rêvé longtemps, elle qui, dans ses phantasmes, troquait volontiers *L'Année dernière à Marienbad* contre *Breakfast at Tiffany's*, et préférait à

l'élégance de Delphine la pétulance factice d'Audrey. Elle habitait le 8^e arrondissement depuis des lustres et des rides étaient venues entretemps accabler sa beauté. Il ne lui restait plus pour illuminer sa jeunesse enfuie que les vitrines des grands couturiers et une icône dans le placard, avenue Montaigne.

*

La galerie des Glaces est-elle *feng shui*? Quand on se préoccupe d'aménagement, des questions épineuses surgissent, et l'on n'a pas toujours un exemplaire de Châtelaine sous la main. À Versailles, le *chi* avait beau se mirer dans les psychés en arcades pour retourner aussitôt, par les portes françaises, au jardin d'où il venait, on n'y était pas pour vivre mais pour paraître, que l'énergie circule ou non. Des entraves, peu de courtisans en ignoraient, à commencer par les habits, et ce n'était pas une grenouille dans un coin ni le bassin de Neptune qui auraient commandé à Fortune l'abondance. Soit! On se raccroche à peu de choses, trucs infailibles et traditions en cinq étapes; une touche de vert, des poissons rouges, le coup du *ba gua* pour finir... *Et le tour est joué!*

*

Vous me faites penser à un voyage que j'ai fait en France, il y a plusieurs années, j'allais bientôt terminer mes études et un léger surplus de dettes n'aurait pas suffi à freiner mes élans d'exploratrice. Votre allusion à

Marie Stuart m'a ramenée sur le quai d'une petite ville bretonne dont j'ai tout à fait oublié le nom, un nom en *-ec*, peut-être, j'y reviendrai au chapitre suivant. Bref, je me suis revue devant une plaque commémorative ancrée dans un mur de vieilles pierres un peu noircies, le ciel était bas et j'apprenais que Marie Stuart enfant avait débarqué quelques siècles plus tôt à l'endroit même où je me trouvais, moi, quelques siècles plus tard. Je m'étais tournée vers la mer pour rêver à l'Angleterre qu'elle avait dû fuir et qu'on n'apercevait pas à l'horizon. Le vent et l'odeur des algues m'enveloppaient; je pouvais entendre dans mon imagination des mélodies celtiques courir entre les menhirs d'Obélix, et je sentais de lointaines épopées remonter le temps jusqu'au 221B Baker Street, alors que mon héros d'adolescence pénétrait le mystère du rituel des Musgrave. Quelque chose dans la pierre annonçait la Nouvelle-France, les façades rugueuses et les voûtes humides de la Place Royale. Il n'y a pas si longtemps, j'adorais me perdre dans le Vieux-Québec, je feignais à chaque visite de découvrir pour la première fois ce patrimoine restauré de façon un peu artificielle mais dont j'admirais tant, alors, la qualité des détails architecturaux. Malgré mes efforts pour la reconnaître à la proue de ce navire qui fonçait sur moi avec la violence des vagues armoricaines, Marie Stuart demeurait l'héroïne d'une biographie douteuse dont j'avais bien vite cessé la lecture, même s'il est vrai que je l'avais aussi croisée dans *La Princesse de Clèves* quelques années auparavant.

J'ai longtemps entendu *La maison où j'ai grandi* en ignorant qui la chantait, et c'est dans la cuisine de mon premier appartement de Côte-des-Neiges que me fut révélé, à la radio, le nom de Françoise Hardy. J'en ai fait depuis ma chanson préférée, et ce, en dépit d'un cortège de rivales qui lui disputent la palme en invoquant leur propension à m'émouvoir. Je suis en quelque sorte mariée à ce texte et à sa mélodie, les cellules de mes aires de Wernicke et de Broca s'harmonisent tout naturellement avec ce composé précis de phonèmes et de pincements de cordes – des affinités qui n'enlèvent pas leur charme aux autres, rassurez-les. À sa manière pop, cette ode à la nostalgie me remuait déjà par anticipation, elle parle de l'enfance et de la maison, du souvenir aussi. J'ai appris ce matin qu'Eddy Marnay en avait tiré l'argument et la musique d'un succès d'Adriano Celentano, *Il Ragazzo Della Via Gluck*, et j'ai eu la mauvaise idée de recourir à un traducteur automatique pour en comparer les versions. C'est lui, mon père, qui parlait l'italien. Nous avions des rosiers sauvages et la maison n'est plus, bien qu'elle soit habitée par d'autres. Au fond de moi, je la savais hostile, nous en faisons tous les jours un tremplin pour édifier nos châteaux en Espagne, ses villas en Toscane et mes mas de Provence. Dans ses yeux, il voyait des cépages Sangiovese dévaler les collines et du Chianti mûrissant à la cave sur un canevas terre de Sienne. L'air était doux à l'ombre du quattrocento, les oliviers portaient fruits. Mais quand il plantait sa fourche dans le fumier, je tenais la brouette, complice d'une topographie chimérique et d'espérances révolues.

Un toucan déploie ses ailes pour se dégourdir, tranquille. Je n'ai jamais vu ces oiseaux *en vrai* auparavant, et celui-là n'est pas plus réel que les autres. C'est un casse-tête importé du Costa Rica, un casse-tête en bois et en trois dimensions. Jadis, les toucans de mon expérience se contentaient d'apparaître en plan, sur un écran ou dans un livre, l'œil tatoué quelque part entre l'abscisse et l'ordonnée. Perché sur un rayon de la bibliothèque, mon toucan du Costa Rica partage le même espace que moi, et pourtant, c'est le toucan de mon film intérieur dont les ailes se déploient, tranquilles. Je ne saurais décrire leur mouvement sec et gracieux, ni le froissement des plumes contre la paresse humide des feuilles tropicales. Hors de ma jungle, je ne peux que *dire*, un toucan déploie ses ailes pour se dégourdir, tranquille.

*

Le vieil homme éteignait tous les soirs, à onze heures, la lampe de chevet que sa femme avait allumée pour lire quelques minutes avant la nuit. Le sommeil la gagnait toujours très vite et lui laissait à peine le temps de parcourir les quatre ou cinq paragraphes que sa brève lecture de la veille avait invariablement précédés. Le mari, quant à lui, préférait aux biographies cartonnées de la bibliothèque municipale les décoctions de valériane que lui prescrivait son naturopathe. Le couple souffrait d'arthrite déformante, mais monsieur davantage que sa femme. Vers trois heures, il ferait les cent pas, la lampe de poche au poing. Pour tuer ce temps qui l'empêchait de dormir. Le matelas était insolemment

confortable, et les draps, un cadeau de leur fille, enrobaient de flanelle pelucheuse ses membres noueux et secs. Néanmoins, Morphée dédaignait ses offrandes, et ce, depuis des années. Ses tournées nocturnes, pour lui qui n'avait pas été gardien de sécurité, apaisaient l'inflammation, diluaient la douleur, mais le faisceau de lumière qu'irradiait faiblement son instrument de veille obscurcissait les replis du logis, en effaçait les angles et l'unité rassurante. Son monde devenait détails, une enfilade de bulles attachées par le halo mobile de la lampe. Suffocante. Puis au terme de sa ronde, une fenêtre, miroir de nuit, lui renvoyait l'image de ses quatre-vingts ans. À quoi sert un lit si nous ne parvenons pas, entre complies et matines, à y oublier qui nous sommes? Le vieil homme se réfugiait alors contre le corps encore vivant de sa femme.

*

Il a neigé à Williamsburg. La ville était déserte et les rues, encombrées comme elles devaient l'être au temps de la Déclaration d'Indépendance, quand les courants de la baie Chesapeake déjouaient le climat subtropical de la région. Richmond, Norfolk, Suffolk, Portsmouth, Hampton, Newport News... Mes années virginienne furent bercées par des toponymes aux accents de l'Angleterre nouvelle, la moindre indication routière pour atteindre le *Home Depot* le plus près ou une poissonnerie bon marché évoquait la royauté britannique, des prouesses militaires, un roman de Jane Austen. Un chat jaune prenait mon ombre en filature dans les rues cossues de Ghent, tandis que j'arpentais l'Histoire en

solitaire, défiant la chaleur et la tentation de mon confort climatisé. Au royaume de l'arachide et du tabac, j'ai vu des briques trois fois centenaires et des Noirs besogneux, des façades *King George* et *Queen Anne* en bordure de quartiers mal famés où les corps et la brunante ne faisaient qu'un. Là, des bicoques insalubres et délavées affligent le regard, vestiges d'une coquetterie urbaine qui s'est démodée et qu'on a jetée aux classes les plus pauvres. Partout des vitres en éclats, un *pick-up* sans les roues, des barreaux aux fenêtres quand tout n'est pas déjà perdu à l'intérieur. La ségrégation n'a plus cours, et les enfants traversent la voie ferrée pour aller cueillir des bonbons dans les belles maisons le soir de l'Halloween – le noir se mêlant au blanc en une pâte fugitive qui ne tient pas sur la toile. Mais il y avait des couronnes de pommes fraîches accrochées aux fenêtres de Williamsburg à l'approche de Noël, et quand sonnait l'heure du thé, on pouvait déguster à la Hospitality House, *for free*, un délicieux assortiment de scones et de gâteaux secs.

*

Au fond du salon, sous un soleil de bronze que dessinaient deux larges pans de damas montés sur une tringle scintillante, un *davenport* aux tons pâles, élimé et stoïque, jouait à l'ottomane dans un décor qu'il ne rehaussait pas et dont il subissait chaque jour l'écrasante vanité. Le moiré des coussinets qu'on y avait déployés en renforts égayait à peine sa figure austère, et l'épiderme restait froid aux fards qui s'ingéniaient à le travestir. Un revêtement de moleskine grège, aussi neutre que robuste, avait paru indémodable à l'achat, puis démodé, et un désir de changement s'était

emparé des lieux après des années de tempérance esthétique. Seul survivant d'un style international qui avait dominé le mobilier d'origine, le vieux divan-lit n'avait pas su rendre l'âme à temps, et voilà qu'il coulait sa retraite dans un déferlement kitsch, utile malgré lui, la carcasse affublée d'une table basse éléphantine et de lampes aux abat-jour piqués de fausses perles.

*

We can't kiss our children goodnight in French, c'est bien dommage, mais nous allons tous les soirs les exhorter à faire de beaux rêves en les bordant soigneusement, c'est-là notre joie du soir, quand la maison se calme et monte la garde. Les lits s'emplissent de contes à la petite semaine, de loups-garous mal-aimés et de kangourous en exil, ou encore de toutous sanguinaires qui débarquent à la Croix-Rouge, repentis. C'est aussi le champ des rébellions et des calumets de la paix, un dernier verre d'eau, un long câlin, un *scoop* sur Clopin-le-Lapin et l'affaire des trèfles à quatre feuilles, oui-oui, tu l'auras ton film demain si tu dors sagement. Allez, il est tard, même le soleil fait dodo. IKEA vend des lits superposés, mais ici, le lit a deux étages, comme la maison. Deux fillettes s'y échouent chaque veille de lendemain, anxieuses de ce que la vie leur réserve dans l'heure ou dans vingt ans, puis la nuit les prend sous son aile, sans crier gare, M. Dodo répare le corps de l'une et l'autre espère sa bonne amie guérie pour le dîner de classe, tu imagines, maman a cuisiné un pain aux bananes sans noix, Marjolaine serait tellement contente! En cette soirée du 11 juin, pourtant, la place du dessus est vide, l'échelle tranquille, la

couette est pliée avec soin, et un pincement à l'âme nous chagrine devant ce petit corps absent allongé dans le désordre des draps et des objets qui accompagnent son rêve.

*

« Marie-Thérèse, téléphone! » Chaque fois que la banque appelle, Marie-Thérèse sent grimper son taux d'hypothèque au détriment de son chez-soi, elle ne sait plus si elle a du sang bleu ou de vassale dans les veines. Richard lui a pourtant expliqué qu'entre les bureaux du notaire et de l'arpenteur-géomètre, les titres s'écoulent dans les poches des créditeurs, et que l'on devient de moins en moins propriétaire au milieu de tout le carrousel. Hypothéquée, elle le sera jusqu'au dernier huard de capital à rembourser, avec vue sur le lac et verrière trois-saisons. Alors, autant en profiter et oublier le temps d'une vie qu'on ne s'appartient pas avant la fin.

*

Il pleut depuis des semaines. Le climat n'est pas tropical, pourtant, mais l'été est peu clément. Des nappes d'eau stagnante baignent les murs de fondation, incapables de pénétrer le sol jusqu'au drain français, alors qu'une pellicule de feuilles compostées recouvre prématurément la terre, aussi compacte que l'argile. La canicule et les orages ont fait leur œuvre. Le béton tient bon sous son imperméable goudronné, mais de minuscules fissures, telles des rides gravées insensiblement par les gelées

successives, laissent entrer à la cave une humidité nauséabonde et un *frisson* sur la peau. Une petite colonie de bestioles poussiéreuses, cloportes, myriapodes et poissons d'argent, a établi ses quartiers là où les humains ne sauraient vivre, entre les meubles désaffectés et les bûches criblées de champignons qu'on a oubliées dans les entrailles de la maison après le dur hiver. On ne sait pas si l'on boira du vin ce soir ou si l'on mangera de la choucroute entreposée dans la chambre froide, car personne n'ose descendre à la cave de peur d'y voir suinter le sol ou croître les moisissures. La pluie assiège nos murs et mène à nos portes des armées de menus cadavres pétris par la boue laborieuse. L'automne en été, sans le chant du cygne, sans la beauté des couleurs. Il ne manquerait plus que mon père soit enterré au jardin.

*

Les canards avaient quitté le lac, et les marmottes rentraient sous terre; David, lui, rentrait bredouille de sa saison de chasse. Au dehors, la vie s'affairait à ralentir, chacun en sa tanière, chaque être à son repli. Sous la couverture, il se prit à rêver d'un sommeil sans fin, jusqu'au réveil du torrent et des glaces en colère. Quel délire ce serait d'hiberner comme un ours! Mais il raterait la pêche au poulamon, au confluent du fleuve et de la Batiscan. La télévision jeta sur lui son petit feu de paille.

*

La table est mise. Les filles prennent le potage, recueillies, alors que monte dans la pièce l'arôme du genièvre. Sous les pans de mousseline, le verger porte fruits, descend vers la rivière. Elles fredonnent à présent, rêveuses, un air sentimental qu'elles ont appris. Les plats s'achèvent. Les plats s'entassent. J'ai fermé la radio, et j'ai tourné mon cœur vers toi.

*

J'étais assise à mon pupitre blanc, seule pour quelques jours, j'allais avoir trente ans. Des souvenirs se bousculaient dans ma tête, mêlés aux impressions du moment et aux boîtes qu'il fallait encore déballer autour de moi. Cela donnait un goût étrange à ma pensée, les départs et les arrivées de ma vie jusque-là, dans cet appartement. Je m'étais mariée la veille ou presque, et voilà que j'entrais dans mon mariage en vidant des boîtes, que je remontais les bibliothèques et le lit de ma grand-mère dans un lieu neuf et vieux à la fois. Vétuste même. Il était minuit quand j'aperçus la cuisine, après un long voyage, et je pris le temps de la repeindre avant d'aller au lit pour la première fois, chez nous, enfin seuls! J'ai toujours eu beaucoup d'imagination. Je méditais cela devant mon cahier, combien j'avais rêvé de chimères dans ma vie, combien peu j'avais fait, au fond, à part des bêtises. Ce sont les pensées qui me viennent quand je regarde dehors, assise à un pupitre, le mien ou celui d'un autre. Non, changer de chaise ne m'a jamais rien valu. Il me restait encore des enfants à faire et des deuils à traverser, des boîtes à traîner à mes pieds, jusqu'ici. Et là, aujourd'hui, je me souviens de cet instant où j'ai voulu rendre hommage à notre amour, faire quelque chose de moi et

de nous. J'ai presque terminé, tu vois, tous ces départs pour arriver un peu, *along the road*.

*

J'ai fait un rêve étrange, mon père se préparait à mourir. Il n'avait pas de carabine sous le menton ou sur la tempe, mais nous savions comme lui que la fin était proche. Il avait plié bagage, et je crus reconnaître dans le motif *paisley* de son revêtement une valise qui aurait hanté les placards de la maison avant de disparaître, comme trop de choses. Il avait enfilé sa chemise de mariage, qu'il gardait en souvenir de jours meilleurs ou par cynisme, amère épave d'un bonheur illusoire. Quoi qu'il en soit, c'était une élégante chemise ivoire taillée dans une soie gaufrée, de belle confection, dont il avait noué la lavallière et garni les poignets de ses plus beaux boutons de manchettes. Nous étions tristes, mais je ne saurais dire qui était *nous*, les enfants, la famille, nous tous autant que nous étions... Expo 67 parfumait l'air de mon rêve, c'était mon père quand il ne l'était pas encore, et qui allait mourir. Le sous-sol était sans fenêtre et mal ventilé, je le vis alors transporter dans la pièce un immense étui à contrebasse, et tout endimanché, en habit de jeune marié, mon père se coucha à la place de l'instrument et referma le cercueil, sans un requiem.

« Deuil, accueil, recueil »

essai

19 janvier 2002

Notre père était à nos yeux l'être le plus exceptionnel qui puisse exister, et nous ne saurons jamais exprimer le vide insoutenable qui s'est désormais installé dans nos cœurs. Nous devons respecter son désir d'effacement et d'extrême sobriété, et c'est pourquoi nous vous laissons simplement l'occasion d'être avec lui, une dernière fois. Pour apaiser votre deuil et le nôtre, continuez à parler de lui comme il aimait parler de vous, c'est-à-dire avec chaleur et gaieté, et sachez que s'il vous a inspirés, vous l'avez inspiré tout autant. Notre père n'aurait pas souhaité que vous soyez tristes en pensant à lui, mais plutôt que vous perséveriez avec enthousiasme dans les entreprises intellectuelles, artistiques ou affectives qui font votre joie, et nous comptons sur votre amitié pour transcender sa mort par l'action créatrice, comme il l'aurait fait lui-même.

Nous avons mis à votre disposition des albums de photos et un livre blanc pour exprimer une pensée ou raconter un souvenir heureux. Sentez-vous parfaitement libres d'en faire usage. Votre mémoire est précieuse pour nous, car elle le garde vivant et nous avons encore besoin de lui. Nous vous serions également reconnaissants de signer le registre.

Nous vous remercions sincèrement de l'avoir enrichi de votre présence tout au long de sa vie.

Les enfants

4 mars 2002

J'ai suivi avec grand intérêt le séminaire de création littéraire que vous avez dirigé durant le trimestre d'automne 1998, et malgré que je vivais alors des moments fort difficiles, je garde un souvenir particulièrement heureux de cette période d'intense créativité. La vie m'a un peu bousculée, surtout depuis quatre ans, et c'est pourquoi mon projet de rédaction de mémoire est toujours en suspens. Un

enchaînement d'événements pénibles ayant abouti tout récemment au suicide de mon père fait que je doive, entre autres, repenser ma vision du travail académique pour l'ajuster à mes besoins et à ma véritable personnalité. C'est pourquoi j'ai pensé à vous, car je nourris depuis un certain temps quelques projets d'écriture, et il me paraît aujourd'hui pertinent d'en choisir un pour en faire l'objet de mes recherches. Avant de vous présenter une esquisse de projet, je désirerais connaître votre disponibilité en tant que directeur, votre avis au sujet de ce changement que je me propose de faire dans mon parcours académique (mon projet actuel intéressait vivement mes directeurs et avait été promptement accepté par le comité d'évaluation), ainsi que votre degré d'intérêt, bien sûr, à diriger mon travail. Je suis pour le moment très occupée par mon rôle de mère, mais je pourrais retrouver du temps pour moi dès les trimestres d'automne ou d'hiver.

2 juin 2003

Il y a bien longtemps que je vous ai donné de mes nouvelles : encore une fois, les derniers mois ont été épiques de mon côté. Pour faire court, un projet de construction de maison amorcé en février 2002 vient tout juste de trouver son aboutissement, déménagement à la campagne en prime, la succession de mon père est réglée depuis quelques jours seulement, mes filles ont sollicité mes soins tout particulièrement depuis l'automne, et j'en attends une troisième pour le début de septembre. Et le reste. Cette nouvelle grossesse est aussi difficile qu'imprévue, et je dois prendre quelques précautions supplémentaires (rien de très grave, mais comme j'ai eu des complications lors de ma première grossesse à cause de dispositions similaires, je fais preuve de prudence – enfin, j'essaie).

Je ne sais pas si vous vous souvenez de mon sujet de mémoire de création, qui implique la visite de nombreuses églises à Montréal et la prise de photos en noir et blanc. Cela exige une liberté de mouvement que je n'ai pas réussi à obtenir jusqu'à maintenant, sauf en de trop rares occasions, et je vois bien que les choses ne peuvent qu'empirer au lieu de s'améliorer. J'ai pensé réduire mon *corpus* photographique à des églises de village, plus accessibles, mais je détournerais alors mon propos sans me faciliter complètement la tâche. Pensez-vous qu'il me serait possible de modifier mon sujet pour l'adapter à ma situation? Si je ne termine pas mon mémoire avant mon accouchement, je ne vois pas le jour où je finirai mes études, et je ne tiens pas à gaspiller les années d'efforts que je leur ai déjà consacrées. Mon entourage répète que je n'ai pas eu beaucoup de chance ces dernières années : je ne veux pas que cela devienne ma marque de commerce! Je suis bien consciente que mon désir de circonscrire un sujet en fonction de mes conditions matérielles manque d'élévation artistique, mais la vie me force à devenir de plus en plus réaliste. Je ne renonce pas pour autant à mon souci de profondeur, me *débarrasser* demeurant, pour le meilleur ou pour le pire, un concept inatteignable pour moi.

J'aimerais encore travailler sur les liens entre littérature et architecture, en conservant également le fragment comme forme privilégiée, mais il me faudrait aborder cela *de l'intérieur*, à travers ce que je connais et qui m'habite depuis toujours. Quand mon père est mort, je voulais lui rendre hommage à travers une *œuvre* élevée, complexe et riche sur le plan académique, je voulais créer quelque chose d'un peu monumental qu'il aurait approuvé – même si je pensais sincèrement le faire pour moi. Je n'y renonce pas, mais pour le moment, je préférerais étudier l'espace de la maison, le lieu de la famille et de la vie quotidienne. Je pensais à un parcours imaginaire de *pièces-chapitres* qui explorerait, très simplement, cette étrange ambiguïté entre temps et espace que l'on retrouve

dans le concept de « lieu », dans la conjonction « où »... Cependant, mon petit doigt me dit de faire enfin confiance à l'écriture pour trouver ce que je cherche. Je pourrais rédiger une très belle « description de l'œuvre », je pense, j'ai des notes à la tonne dans mes boîtes, quelque part, mais j'ai remarqué que l'exercice nuisait le plus souvent au processus de création, comme si l'expression non artistique du propos remplaçait son développement sous forme littéraire. Je n'ai plus envie de parler de quelque chose, je voudrais seulement dire les choses pour comprendre plus tard – peut-être – et laisser dormir cette propension à tout intellectualiser qui protège, certes, mais qui enferme aussi. Est-ce possible dans le cadre d'un mémoire de création?

12 juin 2003

Comme vous me l'aviez conseillé, je n'ai pas trop pensé et voici pour le moment le résultat, soient sept petits textes exploratoires qui donnent le ton de ma démarche. L'ordre est temporaire, je compte faire un travail de montage à la fin. J'ai pris des mesures pour écrire tous les jours : il y a loin de l'idée à l'écrit...

24 mars 2004

Je vous envoie mes derniers textes, je dirais qu'il m'en reste une vingtaine à écrire, dont deux ou trois de forme plus longue. Et l'essai, bien sûr. Je pensais peut-être proposer un essai sur la « miniature littéraire » pour compléter la partie création de mon mémoire, je réfléchis aux allures que cela pourrait prendre.

19 avril 2004

Merci beaucoup pour vos derniers commentaires encourageants, je suis très choyée. Je voudrais regrouper mes fragments en recueil avec quelques sections

thématiques, mais sans que le thème soit trop transparent (par exemple, pas tous les portraits de gens dans leur environnement ensemble, ni tous les textes où il est question de fenêtres). Pour cela, il me faut un certain nombre de textes. J'aimerais insérer aussi quelques illustrations, très peu, et sans qu'elles correspondent littéralement à un texte. C'est flou, je sais, mais le travail de mise en recueil se précise tranquillement au fur et à mesure; je préfère toutefois ne pas écrire un texte en fonction d'une catégorie prédéterminée – c'est le genre de contrainte qui me crispe... Chaque petit texte me fait craindre de *passer à côté*, j'ai le sentiment d'affronter un nouvel univers dès que je termine un morceau, mais je suis encore là!

30 août 2004

J'arrive à la fin de la partie *création*, et j'ai dû retrancher quelques pages qui ne convenaient pas vraiment, ce qui me donne environ 68 pages et 75 textes de longueur variable. Est-ce suffisant? Je me demande par ailleurs si j'ai le droit de relier un petit recueil à mon goût ou s'il faut absolument présenter les textes à double interligne sur le papier réglementaire. Ce serait très laid, mais s'il le faut... Pour les illustrations, je crois que je vais intégrer, si vous me le permettez, trois tableaux de mon père et son ex-libris; puis-je également citer très brièvement deux paroliers? (En fait, il me reste deux textes sur ma « liste » des sujets à aborder, dont un au brouillon déjà. Je peux en trouver d'autres, mais je me sens essoufflée par la densité de mon écriture.)

15 septembre 2004

J'ai bien reçu vos derniers commentaires, et ceux d'avant ne m'avaient pas embêtée du tout, je vous en remercie, au contraire, bien que je sois facilement ébranlée et submergée de doutes, quotidiennement.

Quant à l'essai, vous me demandez quel en est le sujet et je me pose la même question depuis que j'ai fini le volet création... À l'origine, je voulais traiter de la *miniature littéraire* (aspect visuel inclus); je me rends compte à présent que le genre (en est-ce un?) du fragment est intimement lié à la question de la mise en recueil, voire de la mise en page, et je suis en train de me pencher là-dessus. Je pourrais vous en dire plus, mais mal, alors j'attends.

Aussi, je ne vais pas attendre d'écrire l'essai pour mettre en recueil mes textes, puisque l'essai doit traiter d'un aspect du travail de création et que c'est justement le gros enjeu maintenant pour mes textes. Est-ce que je me trompe? Ça donnerait un titre du genre : « La miniature littéraire, mise en recueil et mise en page » (lequel sous-tend que l'auteur se livre aussi à un travail d'édition, fait des choix esthétiques signifiants – ordre, fontes, textes isolés ou non, illustrations –, met en valeur les liens contenu/contenant; et comme mes textes explorent cela en grande partie, il y a toute une hiérarchie de cadres et de mises en abyme, etc. – bon, je me tais).

Toutefois, mon changement de sujet n'a pas été enregistré; vous m'aviez donné votre O.K. personnel en me conseillant de commencer à écrire, tout simplement, et cela s'est avéré efficace (bien que long). Mais voilà, c'est un peu à rebours comme démarche! Puisque je fais déjà le chemin en sens inverse, je vais en profiter pour avancer l'essai avant d'entreprendre des démarches administratives – l'Université me fige –, mais pouvez-vous me donner quelques pistes à ce sujet?

Automne 2004

Il y a six ans, je m'inscrivais à un séminaire de création littéraire, en parallèle et en surplus à ma scolarité, au cas où les résultats auraient été catastrophiques. Mon destin n'était pas de créer, mon père m'avait d'ailleurs rappelé ma vocation académique, en qualifiant toutefois mes débuts de « rigolos ». J'avais osé lui faire lire mes trois premiers exercices, dont un avait pour mission de le ramener à la vie en parlant de champignons et de peinture à l'huile. Manifestement, j'ai échoué, et pas seulement parce que mon professeur avait qualifié l'exercice d'un peu raté, d'hermétique.

*

Je suis en train de lire *Soleil noir* de Julia Kristeva, et je pleure. Je pense à tout et à mon père, qui en aurait sans doute désapprouvé la lecture – de la « littérature », sans plus –, et je pense également à cet essai que je tarde à rédiger et qui doit pourtant conclure un palpitant projet d'écriture.

(...)

Entre parenthèses se tait un long paragraphe autobiographique où, en sous-œuvre, je tente de me justifier, où je vous demande pardon peut-être, comme à mon père, de n'être ni chercheuse ni artiste, un peu de l'une et de l'autre, malgré moi. Je retiendrai toutefois cette leçon de mon parrain, au salon funéraire, qui me confiait que *parfaire* ne signifie pas nécessairement polir à l'infini mais finir, enfin. *Parachever*. Et cet aveu que je ne peux cacher sous la méthode et les hypothèses : j'écris contre quelque chose, ou plutôt *à côté*.

Le reste est dans le contenu de mes textes, dans leur forme également, et je ne tiens pas à en parler autrement. Je ne sais *plus* parler autrement, dirait-on, bien que je crée avec maladresse. Et je cherche toujours, davantage, différemment. Je me perds là en toute sécurité, j'invente, j'entrevois, je vis. J'arrive à croire que ma voix est une voix comme une autre, c'est-à-dire pas comme les autres, intéressante, qui touche à ce *quelque chose* que je crois comprendre momentanément. J'oublie.

Puis le dégoût resurgit, la hantise de l'échec et le ridicule d'avoir espéré. Tout redevient noir, les mots font peur, comme un amour trop grand pour soi qu'on avait cru mériter, naïvement. Ce sont là les palpitations qui agitent mon projet d'écriture quand je le qualifiais plus haut de *palpitant*, et l'angoisse de la fin n'arrange pas les choses.

*

J'ai la nostalgie, en parlant *contre*, de cette partie de moi à laquelle je n'ai plus accès depuis... Depuis. Je pense à ce beau sujet de mémoire que j'ai abandonné en chemin, non sans scrupules – « *Le Plaisir* de Max Ophüls : une lecture de la spatialité à l'œuvre chez Maupassant ».

*

Parfaire... Une obsession qui m'a valu bien des années en moins, bien que je préfère ne pas en être convaincue. Être à la hauteur fatigue, tellement! Je me soupçonne d'avoir privilégié la forme brève pour ne pas m'embourber et pour ciseler à mon aise, à petites doses. Je me suis néanmoins retrouvée, morceau par morceau, devant de petits univers auxquels je devais rendre justice et qui ont

exigé beaucoup de moi. Je n'ai pas su m'étendre et développer avec souffle, j'ai le cœur faible, sans doute, et le texte court, comme si j'avais très peu de temps et d'espace à ma disposition. Il a fallu que je répète et que je recommence, que je multiplie les échafaudages et les chutes, les nœuds et les dénouements, ou encore les matériaux d'un édifice à venir, plus tard. Dans le présent de l'écriture, je les voyais comme des choses, comme des objets que j'amassais et qui me ramassaient à leur tour, et dont mon œil pouvait embrasser l'image sur la page, compacte. Définie.

*

En cours de route et d'écriture, un texte est venu qui semblait conclure le recueil et lui donner un sens, un texte-cercueil ou qui referme un cercueil. Celui de mon père et de mon deuil, je crois. J'ai pensé être partie de là pour y être revenue, mais je suis allée ailleurs, aussi, je veux aller ailleurs. Je n'ai pas écrit une boîte ni un écrin, je me suis mise en danger et au dehors en amarrant mes thèmes au dedans, à ce qui nous est le plus familier. Alors ce texte ne sera pas vraiment la clôture du recueil, et peut-être la mise en page que j'aurai adoptée saura-t-elle déjouer dans l'œil du lecteur cette idée même de clôture. *Parfaite* mais jamais *finie*, comme un panier qui accueille la récolte jusqu'à ce qu'il soit rempli.

*

Le recueil comme genre, j'adhère à cette hypothèse. Écrire morcelé, par extraits (extraits de quoi?)

*

La maquette retravaille le manuscrit. Individualiser les fragments comme des esquisses, chercher le carré, plus pictural que le rectangle de la feuille imprimée. Centrer les textes, on dessine au centre, en général. Pas de verso, pas d'enchaînement, pas de coupure. Papier calque? La maquette en architecture n'est pas l'édifice grandeur nature, seulement une représentation, comme le livre expérimental est une représentation idéale – mais pas nécessairement *publiable* – d'un texte. L'avantage de ne pas être publié. Un objet *montré* plutôt que *diffusé*. Ne garder que les mots *ici et là* dans le titre, court comme les textes. Polarité.

*

Choisir la vie. Re-faire la vie. Il y a bien sûr un lien entre tous les textes, je le vois, c'est moi toujours et ce quelque chose que je ne peux pas identifier autrement qu'en m'adonnant à l'écriture. Mais je ne veux ni voir la conclusion, le *sens*, ni arrêter de le chercher. Là, il faut artificiellement mettre un terme à la quête, dire O.K., je suis arrivée quelque part, ou plutôt, j'ai fait le tour, *le tour du propriétaire*. Je ne veux surtout pas répéter dans l'essai ce que j'ai essayé de toucher dans le recueil.

*

Les souvenirs, précieux et souffrants, s'en délester, les cristalliser, les répéter, les ressusciter, puis les enterrer, puis les ressortir. Un besoin, une plaie; un baume, une maladie. Le recueil et l'éclatement, chercher le tout et le dynamiter, se rassembler et se perdre. En même temps, dans la mise en recueil, je ne veux pas indisposer le lecteur, le perturber, le mettre en danger tout le temps. Je me sens comme ça; mais je voudrais sublimer mon malaise, et dire quelque chose dans une certaine harmonie, fluidité, impression de naturel. L'ordre ne doit pas être

inconfortable, mais je voudrais *signifier* la précarité dans la matérialité de la mise en page, pas dans l'ordre de lecture. Le contenu et la succession vont plutôt du côté du *tout*, du rassemblement; mais la forme, la matérialité du recueil, je voudrais qu'elle témoigne du côté instantané, fragmentaire, pictural. L'ordre peut être thymique, au rythme de la lecture et de la construction progressive du sens; mais la mise en page, elle, peut être *architecturale*, non progressive, un tout en bloc qui symbolise le morcellement, la ténuité des liens – les pages ne sont même pas attachées... La répétition plus que la progression, le même retravaillé, ressassé par l'écriture (et la *poétique* particulière au dessin d'architecture, la reprise dans la transparence; mais là, il y aurait progrès, raffinement... mmm...) Donc, pas nécessairement le contenu *versus* la forme, mais le contenu *et* la forme exprimant les deux mouvements de mon écriture. Je ne me suis pas dit « tiens, je vais écrire par fragments et employer telle ou telle figure de style, pratiquer tel genre »; j'en suis encore à comprendre le genre auquel appartiennent mes textes. Deuil, accueil, recueil... Deuil, éparpillement, cassure, éclatement, être *brisé*... Rester brisé? Ne pas se ressaisir? Se ressaisir temporairement, avec précarité, témoigner de la possibilité de la démolition, de l'effondrement, de l'unité fragile? Répétition, ressassement, obsession, dire et redire, modifier le même, ou chercher le même dans la variation, je ne sais trop! Art poétique de l'endeuillé. Recueil. Les feuilles éparpillées, et tombées à l'automne. La mort, la fin, la brisure, les cendres dispersées, le fleuve insaisissable, le courant qui bouge, la vie qui est mobile, le temps qui passe, la maison qui apparemment reste et ne bouge pas, elle aussi est fugitive, habitée provisoirement, tout à tour aimante et hostile, magnifiée puis honnie, pourtant la même, mais changeante elle aussi, selon qui l'habite. Démolie et reconstruite, solide mais passagère, la même à écœurer, mais instable et insécurisante, prête à s'écrouler, à être quittée, à être saisie ou vidée. Comme moi, comme mon père. Ne pas finir avec la fermeture d'un cercueil, même sublime, ne

pas brûler les pages même si elles sont détachées, ne pas laisser tomber les pages en lisant, faire attention, continuer malgré la fragilité, lire morceau par morceau, comme en ramassant le verre ou un miroir brisés.

*

Sans doute y aurait-il, donc, une structure architecturale qui consoliderait le recueil, mais je résiste à cela, en dépit du contenu même de mon écriture. L'intérêt de *parler* l'architecture plutôt que de la pratiquer, c'est la mouvance de la forme et la combinatoire des matériaux, infinie et fantaisiste. Je tiens à suggérer un enchaînement dynamique qui guidera le lecteur, pour lequel se construira peu à peu quelque chose comme un recueil, dans le temps de la lecture (intégrale $x + 1$). Ma lecture à moi est fragile et indécise, je n'attacherai pas les pages du recueil, je ne les numérotterai pas non plus. Je bricolerai un portefeuille dans lequel s'empileront mes brouillons, mes croquis d'espaces. La transparence du support parlera des liens entre eux, parlera de répétition et de travail technique, mais en parler sera une fin en soi, pas une clef de lecture. Elle obligera le lecteur à détacher de l'ensemble chaque *dessin*, à le lire comme fragment esseulé par rapport au tout. J'imprimerai l'incipit et l'épilogue à même le revers du portefeuille, telle une double dédicace qui tracera une flèche d'un point de départ à un point d'arrivée, qui lui-même parlera de départs, car je n'en ai pas fini avec la parole. Et j'aurai ainsi ramassé les morceaux et les feuilles, sans les recoller.

*

C'est l'automne, et la plupart des feuilles se sont détachées des branches, les arbres sont nus. Je me sens comme eux avec mes pages imprimées éparpillées sur la table, un tronc et des branches séparés de leur feuillage. La sève reflue

tranquillement, les feuilles sont par terre, inertes. Personne ne va les racler à ma place ou les mettre en herbier, c'est ma tâche, je suis l'arbre et celle qui ramasse. Celle qui lit la première.

Un recueil se dessine, là-haut, inatteignable, un ordre de lecture idéal qui reconstituerait le sens et le sujet, qui recollerait les morceaux. J'y crois et me voilà aux prises avec le grand tout que je fuyais en trouvant refuge dans ses parties, dans les détails où il se révèle avec moins de fracas, modeste, à portée de mots; dans le quotidien et les souvenirs, dans les petits mondes qui ne survivent pas au-delà des phrases qui les font naître. Le recueil comme s'il n'y avait qu'une réalité : la vraie.

Recueil est un mot grave, trop grave pour moi. Quand le jardin est plein de vie, on parle de cueillette, on cueille les fruits de son labeur. Et quand la maison est pleine de gens, on les accueille chez soi, on ouvre les bras. Quand on recueille, on y pense à deux fois, on revient, on ressasse. On relit dans la perspective de la totalité. Les matériaux ne peuvent plus traîner en paix sur le chantier, il faut construire, trouver la forme, nettoyer pour qu'émerge l'œuvre. J'ai de la sympathie pour eux, je ne tiens pas vraiment à ce qu'ils disent quelque chose au-delà d'eux-mêmes. Je les aime comme fragments, seuls au monde, chaque fois. Et pourtant, je sais qu'ils se superposent, que leur accumulation crée une épaisseur de sens; « œuvre » est un bien grand mot. Je les sais cousus mais interchangeables, unis mais seuls, recueillis sous la ramure et dispersés par le vent.

Je ne sais pas ce qu'ils disent ni ce qu'ils édifient, l'un après l'autre dans l'ordre qu'ils appellent. Je ne les entends pas chuchoter entre eux. Ils voient, surtout, ils font entrer le monde en eux. Ils peignent, chantent et cuisinent, et bien d'autres

choses. Ce sont eux qui m'ont recueillie, fragile et en morceaux. Endeuillée. La mort m'a déchirée en petits bouts de papier et j'ai écrit dessus. J'avais un thème et des idées, un recueil utopique au milieu de mon cerveau, mais au fond, je n'ai pas tant construit que parlé de ma démolition.

29 avril 2005

J'espère que l'hiver n'a pas été trop rude, que le printemps vous voit heureux, que l'été sera riche en projets... et que vous travaillerez encore à l'Université cet automne!

De mon côté, je me replonge dans l'élaboration de mon essai et dans la mise en page de mon recueil, après des mois de dépression, d'insomnie et de travail autonome à temps partiel. Mais la tentation de disparaître est presque disparue, je retrouve un peu de confiance, assez pour me dire que je mérite bien de terminer mon mémoire et de travailler dans mon domaine par la suite. En plus, j'ai d'autres projets d'écriture qui me travaillent, des lectures qui me tentent, une vie à faire, quoi.

Comme mon recueil s'est révélé être, finalement, une tentative de recueillement mais que je ne pourrai sans doute jamais recoller les morceaux et comprendre, je fais la paix en lâchant prise; je crois qu'arrêter d'ajouter des fragments signifiait que je laissais aller mon père, que je l'enterrais pour de bon (il ne l'a pas été, ça n'aide sans doute pas), alors j'ai vraiment sombré et je souhaitais plutôt le rejoindre que de le laisser mourir en moi. Le deuil et la peine prolongent la vie d'un être cher, je me sentais le devoir d'être vampirisée par mon père mort pour qu'il vive encore, alors qu'au début, je ne voulais que sublimer ma peine en lui

rendant un peu hommage, en le laissant m'accompagner dans l'écriture; mais ça me tuait à petit feu et j'ai une famille qui tient à moi, me revoilà donc.

Je découvre Julien Gracq en ce moment, grâce à vous. J'adore! Et je ne sais pas pourquoi j'ai tant tardé à voir *32 Short Films about Glenn Gould* – un recueil fascinant...

Je voulais simplement donner signe de vie et prendre éventuellement de vos nouvelles à vous. Si vous aimez chasser l'automne, vous devez sans doute aimer pêcher l'été? Mes frères chassent et pêchent depuis leur tout jeune âge (trappe, collet, carabine, arc...) La chasse aux canards sur la batture, de l'autre côté du fleuve, était l'activité automnale à laquelle ils aspiraient, mais faute de moyens (et comme mon père cueillait des champignons, non des perdrix), ils se sont construits une identité de pêcheurs à la ligne d'abord, de trappeurs ensuite, puis nous avons mangé des lièvres que mon père faisait mariner; il savait donner du goût au brochet aussi, un bon goût je veux dire!

Bon, je vous laisse à vos autres courriels en vous souhaitant un bon début de mai, le plus beau mois de l'année, dit la prière, et je suis bien d'accord.

4 octobre 2005

Je vous fais parvenir aujourd'hui une maquette de mon recueil. Je pourrais polir les textes encore, mais je les abandonne à leur sort, voilà. Je les ai toutefois mis dans un ordre quasi aléatoire, c'est surtout là que j'aurais besoin de votre aide.

Vous verrez sans doute pour quelles raisons je ne peux pas vraiment déterminer une séquence idéale, mais sachez que l'absence de reliure (autre que la pression de la pince sur le portefeuille) et de numérotation de page est un choix esthétique de ma part. La version *au propre* inclura probablement du tissu pour recouvrir le

portefolio et du papier vergé ivoire pour les textes, le papier translucide *Glamapress* s'étant avéré trop onéreux.

Pour l'essai, j'ai tenté de traiter de la mise en page comme expression de la mise en recueil, mais cet exercice m'amène souvent à commenter ma propre démarche.

25 octobre 2005

Vous avez mentionné le mot *publier* au sujet de mon recueil, et je me demandais si vous aviez quelques idées pour moi, des conseils... Je croyais que ce serait déjà bien assez d'être accessible à la Bibliothèque dans le rayon des thèses, vu qu'être lue me semblait risqué, voire peu souhaitable, et ce relatif anonymat m'a d'ailleurs sauvée de l'autocensure. Mais si mon écriture a finalement quelque valeur, peut-être devrais-je me secouer un peu et me fabriquer un ego plus ambitieux, le temps de contacter des éditeurs. Juste vous parler de cela me semble tellement prétentieux! Mais en même temps, les réactions des rares personnes qui m'ont lue me poussent dans le dos; me tenir très occupée a aussi ses vertus en ce moment.

21 novembre 2005

Lettre à L'Éditeur,

Je vous fais parvenir aujourd'hui un recueil, *Ici et là*, dont la forme un peu particulière m'a semblé convenir à la tonalité de votre maison. J'espère qu'il vous plaira.

En espérant le tout conforme à votre protocole éditorial, je demeure à votre disposition pour tout renseignement complémentaire à cette brève présentation, et je vous prie d'accepter, M..., mes salutations les meilleures.

25 novembre 2005

J'essaie de trouver du temps à moi pour rédiger mon petit essai, devant lequel je deviens une véritable carpe. Mon nouvel emploi m'occupe aussi beaucoup, et ma vie personnelle me préoccupe davantage. Donc, j'aimerais bien que les solutions tombent du ciel pour une fois, mais ça n'arrivera pas. Je suis présentement en quête de mes prétendus talents et capacités... Et comment croire en l'écriture quand l'espoir nous abandonne?

8 mars 2006

Mon mari m'a finalement et malheureusement quittée il y a deux semaines, après des mois d'espoir et de désespoir. Ma vie s'écroule au moment où je me construisais enfin, en dehors du deuil, des enfants, de la dépendance financière... Enfin.

Je n'habite donc plus à la maison, et je consulte maintenant mon adresse Yahoo!
Oui, *La Revue* publiera quelques-uns de mes « poèmes », mais je ne sais pas

encore lesquels. Merci beaucoup de leur avoir transmis mon manuscrit, l'équipe semble très aimable.

J'ai trouvé un appartement dans le sud-ouest pour avril. Les démarches seront compliquées, tristes et déchirantes dans les prochaines semaines; ce ne sera pas le temps de rédiger mon essai. Mais qui sait... Je n'ai même plus d'ordinateur, seulement un petit sac de voyage avec un minimum d'effets pour le moment. Mais je tiens étonnamment le coup, je me surprends moi-même. L'adrénaline, sans doute, et la colère aussi, sentiment rare chez moi. Je vais devoir ramer beaucoup pour ne pas devenir complètement cynique. Je ne sais pas si j'arriverai à écrire quelque chose de beau un jour, ça m'inquiète vraiment. Mon mari a été mon grand amour et ma muse et tout tout tout, alors...

Bon, assez de tristesse partagée! L'Université me sera désormais plus accessible, maintenant que je suis revenue à Montréal. Finir par finir ma maîtrise ne sera peut-être pas aussi impossible que je l'imagine.

3 mai 2006

Je viens de recevoir votre courriel, et je vous envoie copie d'une lettre de L'Éditeur que j'ai reçue récemment. À part ces commentaires élogieux (presque surréalistes) et les rares amis qui me sont restés fidèles, la vie est franchement difficile. Mes enfants en souffrent d'ailleurs beaucoup, ce qui me peine au plus haut point, et je n'ai par ailleurs plus d'emploi depuis une dizaine de jours. Bref, j'ai presque tout perdu, l'amour, la solidarité familiale, les amis, la maison, l'héritage de mon père, un plan de carrière, mon temps...

Mon amie m'a fait piger des cartes de tarot hier, et il paraît que ma situation matérielle et intellectuelle devrait s'améliorer sous peu, après avoir traversé une

étape de *scandale*. Le personnage qui me représente est le Roi des coupes, c'est-à-dire l'emblème de la fidélité, envers l'âme sœur comme envers ses propres idéaux. Donc, plus d'amour, beaucoup de pertes derrière soi, le respect de ma famille (ce qu'il en reste) et l'émergence progressive de la Papesse de la lune, une figure altruiste, éclairée, forte mais nécessairement solitaire.

J'espère sincèrement que le retour du beau temps, avant les chaleurs, annonce bien du bonheur de votre côté, et je vous remercie de prendre de mes nouvelles, ça fait chaud au cœur.

10 juin 2006

Vous ai-je répondu au sujet de votre proposition pour l'essai? J'ai fait les démarches auprès de mon ex-mari pour récupérer le plus de matériel possible, mais je ne retrouve pas le « oui » que vous attendiez ailleurs que dans ma tête... Encore une distraction de ma part, j'en suis vraiment désolée! Mais *oui*, je vais faire le tri bientôt et tenter d'éditer une *correspondance*, en mettant les *mais* qui suivraient mon *oui* entre parenthèses...

2 août 2006

Je ne sais pas si le collage correspond à ce que vous imaginiez. L'entreprise est terriblement narcissique et je prends vraiment toute la place avec mes textes, mon pathos et mes petites insécurités. Enfin, on ne change pas le passé. Mais si le tout s'éloigne trop de la correspondance ludique que vous espérez, j'inventerai! Ce fut par contre agréable de relire tous vos messages, que j'archivais pour me donner du courage – dans la mémoire de différents ordinateurs...

P.S. Seule ma tante est au courant de mon escapade au TNM pour assister au spectacle de Fabrice Luchini le 27 juillet dernier, mais j'avais envie de partager ce secret aussi littéraire que comique avec vous également. Je me sens honteuse d'avoir fait une telle dépense dans la situation précaire qui est devenue la mienne, mais je suis fascinée par cet homme depuis *Les nuits de la pleine lune* d'Éric Rohmer, j'avais 15 ans, Luchini était Octave, et je me suis dit que je regretterais amèrement plus tard de m'être privée de ce plaisir. Je n'ai pas été déçue.

7 août 2006

Vous ne m'avez pas tenue en haleine longtemps, à peine quelques jours... Pour la Radio, c'était mon sentiment également, tout comme les beaux rêves pour finir. Je ne modifierais pas, toutefois, cet échange avec mon amie, qui ne m'a pas vraiment lue ni accompagnée dans l'écriture, mais dans la vie très certainement. Je lui dois beaucoup, à vous aussi. Je prépare d'ailleurs le terrain pour un nouveau projet, et j'ai inscrit dans mon carnet de notes « début d'une nouvelle vie » à côté de la date. Bon, je n'en suis pas à mes premiers espoirs... mais ne soyons pas pessimistes.

Je vous remercie encore mille fois pour votre patience et votre gentillesse, et je rends hommage au mentor discret que vous avez bien voulu être pour moi. Sans cette liberté un peu désinvolte et contagieuse que vous avez su me transmettre, je n'aurais pas surmonté mes inhibitions ni ma peur de la fin.

*

L'Amie : C'est bien toi que je reconnais derrière ces lignes toutes en rondeur – on croirait entendre les plinthes craquer... Tu me donnes le goût d'en lire plus. Si tu veux me faire plaisir, envoie-moi un texte de temps en temps.

T'ai-je dit que *La Revue* avait choisi l'un de mes très courts textes pour le design de la page couverture?

« J'aime le mot *fugitif*, c'est comme ça, il y a des mots qui oublient la prose du moment, qui descendent l'escalier vers la porte et prennent le chemin qui mène à la rue, puis ailleurs, le plus loin possible de cet endroit. »

Il paraît que ça donnait le ton. Bonne fête encore!

L'Amie : C'est le souhait de fête le plus étrange jamais reçu... Je te taquine, j'apprécie ta différence; merci d'en partager des bouts avec moi. Des fois, j'ai l'impression que je la perçois et l'apprécie plus que toi-même.

Moi aussi, le mot fugitif me fascine. Le temps qui passe inexorablement. Ou le fugitif lui-même... Tu as le droit d'être la fugitive de ton ancienne vie, tu sais. Cela aurait un côté presque romantique, romanesque.

Oui, on m'a dit récemment que j'avais l'intensité d'une amoureuse cornélienne : un peu de légèreté me ferait le plus grand bien. Je te souhaite une belle nuit!

L'Amie : Et moi, de beaux rêves...